

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

ABONNEMENT.

A QUEBEC :
12 mois, 10s.
6 " 5s.
3 " 2s-6d.
payable d'avance.

L'ORDRE SOCIAL.

ABONNEMENT.

A LA CAMPAGNE :
12 mois, 7s-8d.
outre les frais de
Poste.
payable d'avance.

JOURNAL POLITIQUE, LITTÉRAIRE, INDUSTRIEL, AGRICOLE ET DE TEMPERANCE.

C'est la Presse catholique qui est appelée à propager les seules doctrines religieuses et politiques qui sauveront le monde.—Ryancy

BUREAU DE REDACTION, }
No. 5, Rue des Jardins. }

QUEBEC, JEUDI, 19 DECEMBRE, 1850.

BUREAU DE REDACTION }
No 5, Rue des Jardins. }

SOMMAIRE DE CE NUMÉRO.

Littérature—Jeanne et Catherine — **Morale**.—Œuvres posthume de Simon de Nantua (suite et fin.)
Etudes Historiques.—Souvenirs et impressions de voyage, par le vicomte Walsh, (su te.)
Chronique Politique.—Nouvelles locales faits ; divers, &c, &c.

LITTÉRATURE.

Jeanne et Catherine.

Le 27 juillet 1794 (8 thermidor an II, selon le calendrier d'alors), à quatre heures du matin, une charette quittait pas à lents la ville d'Arras, conduite par un roulier et escortée par quatre gendarmes. Elle renfermait cinq prisonniers. Cette triste caravane, partie de la maison commune, se dirigeait sur Cambrai, où siégeait un tribunal révolutionnaire.

Les prisonniers avaient été liés fortement de grosses cordes. L'un était un fermier du prince de Vaumont, accusé d'avoir favorisé l'évasion d'un aristocrate ; car on appelait crime, alors, l'action de soustraire au bourreau une proie innocente. L'autre était un vénérable vieillard aux longs cheveux blancs, depuis longtemps curé d'un village aux environs d'Arras ; la révolution l'avait surpris enseignant la vertu et la paix à ses paroissiens. Il venait d'être dénoncé et arrêté comme prêchant la révolte ! Les trois autres captifs étaient des sœurs hospitalières d'Arras, accusées d'aristocratie, elles qui avaient fait vœu d'humilité. Le vieux prêtre récitait à demi-voix le triste psaume du *Miserere*, et les sœurs répandaient les versets.

Le jour commençait à poindre. De légers nuages flottant sans ordre dans l'air s'empourpraient des premiers feux du soleil, tandis que du côté de l'occident, encore dans la nuit, les étoiles semblaient ranimer leurs feux pour lutter avec la clarté naissante ; mais peu à peu elles pâlirent et semblèrent s'enfoncer dans l'azur du ciel. Les oiseaux hors de leurs nids commençaient leurs chansons matinales et annonçaient le réveil de la nature.

À ce magnifique spectacle, le dernier peut-être qu'ils dussent voir, les prisonniers devinrent silencieux ; ils admirèrent la grandeur de la divinité, et les larmes coulèrent à travers leurs paupières.

« Dieu, le créateur de ces merveilles, jette peut être sur nous un regard compatissant, dit le vieux prêtre ; levons nos âmes vers lui ; » et d'une voix grave solennelle il se mit à prier.

En ce moment, un des gendarmes cria au roulier de presser le pas, et les chevaux prirent, sous le fouet de leurs maîtres, une allure assez décidée.

Quatre heures après, ils arrivaient à Cambrai, et se dirigeaient vers la prison de la ville.

Dès le matin, l'accusateur public, nommé Cambrière, dressait à la geôle la liste de ceux qu'il devait ce jour-là appeler au tribunal révolutionnaire. En cet instant, la charette entrait et deux porte-clefs commencèrent à en descendre le vieux prêtre, qui s'appelait Jacques Béranger, et le déposèrent dans un coin du préau. Ils détachaient déjà une des sœurs, lorsque le geôlier survint et s'écria : « Mais, citoyen Cambrière, je n'ai plus de place pour loger ces aristocrates ! »

— Eh bien ! ne t'en mets pas en peine, répondit l'accusateur public, je vais les envoyer tout droit au tribunal révolutionnaire, ils m'y trouveront ! »

Et sur un signe, les porte-clefs abandonnèrent la voiture, qui fit volte-face et se rendit au lieu où Cambrière et Lebon tenaient leurs audiences : le vieux prêtre fut oublié dans la cour.

« Et celui-là ! dit un des geôliers ; le citoyen Cambrière n'aura pas son compte.—Bah ! reprit un autre, ce sera pour demain ; il en a assez aujourd'hui. »

Jacques Béranger fut enfermé dans cachot avec vingt autres prisonniers, tandis que le fermier et ses compagnes de voyage étaient conduits au tribunal, et, une heure après, la même charette les conduisait à la guillotine, dressée sur la place d'Armes.

Les sœurs montèrent sur l'échafaud : toutes trois s'agenouillèrent ; il se faisait un grand silence dans la foule. Quand elles eurent prié, l'une d'elles Madeleine Fontaine, se releva, et d'une voix haute et ferme :

« Chrétiens ! dit-elle, nous sommes les dernières victimes de la terreur, Dieu vous l'annonce par ma voix ; demain la persécution aura cessé, les échafauds seront détruits, et les autels du Seigneur se relèveront glorieux... » Elle allait continuer, lorsqu'un bruit sourd se fit entendre, elle se retourna... c'était la tête de Jeanne Gérard, l'une de ses compagnes, qui venait de tomber dans le panier placé au bas de l'échafaud. Thérèse Simon la suivit ; après elle, la vénérable et sainte femme qui venait de faire cette prophétie : puis le pauvre fermier offrit sa tête au couteau révolutionnaire.

Le lendemain de la mort des sœurs hospitalières d'Arras, les prisonniers s'entretenaient de la prédiction de Madeleine Fontaine qui était parvenue jusqu'à eux ; tous accueillaient ses paroles avec une foi naïve. Le vieux prêtre avait raconté plusieurs exemples de cette provision de l'avenir au moment suprême de la mort, et son récit augmentait les espérances d'une liberté prochaine. La prédiction s'accomplissait déjà ; car il n'y eut pas d'exécution le lendemain ; les citoyens Cambrière et Lebon ne de-

vaient pas siéger ce jour-là au tribunal révolutionnaire.

Le surlendemain, ils allaient reprendre leurs terribles fonctions, lorsque arriva dans la nuit la nouvelle de l'événement du 9 thermidor, qui frappait Robespierre, anéantissait le pouvoir de ses aides et les menaçait de cet échafaud sur lequel ils avaient fait périr tant de victimes. Les rues de Cambrai retentirent des cris d'allégresse, une partie du peuple se porta sur la place d'Armes et renversa cette guilotine rougie de tant de sang, tandis que l'autre courut à la prison de la commune en enfonça les portes, délivra les prisonniers et les porta en triomphe. Quelle joie pour ces malheureux qui se croyaient voués à la mort et voyaient s'ouvrir devant eux les portes de la liberté ! Chacun parmi la foule retrouvait un parent, un ami, un frère, une épouse ; c'était des embrassements, des rires et des larmes. Jacques Béranger, le bon prêtre, bien qu'il fût des derniers à quitter la prison de Cambrai, avait cependant hâte de retourner à Arras, où étaient restées deux jeunes filles, ses nièces, Jeanne et Catherine. Aussi prit-il d'un pas pressé le chemin de sa modeste demeure. Il marchait en remerciant Dieu de sa bonté infinie, lorsqu'il vit une voiture dont le conducteur faisait boire les chevaux à une fontaine, non loin du chemin.

« Tiens ! c'est vous, monsieur Béranger ? vous voilà libre ? lui dit le charretier en l'apercevant son bâton à la main. Eh bien ! j'en suis content.

— Merci, mon ami. Tu le vois, la prédiction de sœur Madeleine s'est accomplie, l'échafaud est renversé, les prisonniers courent les champs.

— Voulez-vous profiter de ma charrette ? C'est celle qui vous a amené ; mais faut pas m'en vouloir, voyez-vous ; il n'y avait pas moyen de refuser si si l'on tenait à sa tête. Voyons, monsieur le curé, montez à côté de moi ; le chemin est long, le soleil est brûlant et la route poussiéreuse.

— J'accepte, mon ami ; la voiture, qui me menait ici, y a deux jours à la mort, me ramène auprès de ma famille, et j'ai hâte d'y arriver.

Quand ils entrèrent dans la ville d'Arras, la nuit était venue ; le charretier, pour toute récompense, demanda au bon prêtre son pardon et sa bénédiction : le vieillard l'embrassa et se dirigea d'un pas léger vers la demeure où lui et ses nièces s'étaient tenus cachés pendant la Terreur.

Dans une pauvre chambre, sous le toit, étaient assises deux jeunes filles travaillant. Une lampe de terre éclairait cette demeure enfumée, qui n'avait d'autres meubles qu'un lit vermoulu, une table et deux ou trois chaises. Au-dessus du lit, un tableau représentant la Vierge et l'enfant Jésus était suspendu au mur ; un rayon de la lampe venait expirer sur cette image, qui, au tremblement de la flamme, semblait vivante et animée. Les deux jeunes filles cousaient en silence. Jeanne, l'aînée, la tête baissée, laissait quelques larmes tomber sur ses mains blanches et maigres. Catherine, la plus jeune, la regardait à la dérobée et semblait faire effort pour retenir sa douleur ; enfin, ne pouvant plus la contenir, elle laissa sortir de sa poitrine un long gémissement. Jeanne ayant levé les yeux sur sa sœur, lui dit en la contemplant avec tendresse :

« Catherine, tu sais le précepte de notre bon oncle : Dieu est le maître, ce qu'il fait est bien fait. »

Puis elle se tut, et toutes deux continuèrent à travailler. « Pauvre oncle ! reprit Catherine, où est-il maintenant ! peut-être est-il mort ?

— Oh ! ne dis pas cela, reprit Jeanne, cette pensée me fait peur : et pourtant, dans la détresse où nous sommes, ne vaudrait-il pas mieux qu'il fût au ciel ? Dieu aurait été clément envers lui.

— Jeanne, reprit Catherine, Dieu a déjà eu pitié de nous, puisqu'il nous a envoyé du travail, alors que tant de pauvres en manquent ; au moins, nous aurons du pain... et combien n'en ont pas ! Oh ? Dieu est bon.

— Oui. Dieu est bon, puisqu'il nous a laissés ensemble. »

A ces paroles, les deux jeunes filles se jetèrent dans les bras l'une de l'autre.

Puis elles se remirent au travail, et Catherine raconta à Jeanne un rêve qu'elle avait eu la veille.

« Hier, ma sœur, la sainte Vierge Marie, qui est là, sur ce tableau, m'apparut pendant mon sommeil : elle n'était pas agenouillée au milieu de ses ruines, devant ce beau Jésus endormi ; elle était debout et portait son enfant éveillé. Elle me souriait de sa bouche divine ; et le petit Jésus me tendait les bras. Puis elle parut sortir de son cadre et s'approcher de moi. Elle toucha de sa main mes vêtements et me dit : Tiens : alors de pauvres qu'ils étaient, ils étaient riches. Au lieu de cette chambre obscure, tout s'illumina d'une lumière éclatante, et nous nous trouvâmes dans une belle église : un prêtre était à l'autel ; il se retourna vers les assistants pour les saluer de ces doux mots : « Que le Seigneur soit avec vous ! » Quelle fut ma joie !... c'est mon oncle ! je voulais m'élancer vers lui... mais, hélas ! je m'éveillai, et cette chère vision s'effaça devant la triste réalité. »

En ce moment on frappa à la porte. Les deux sœurs effrayées tressaillèrent en se serrant l'une contre l'autre ; elles s'interrogeaient du regard sur ce qu'il leur fallait faire, lorsqu'un second coup plus fort vint augmenter leur perplexité ; mais une voix du dehors s'écria :

« Jeanne, Catherine, c'est moi, ouvrez donc ! » A cette voix bien connue, Marguerite s'élança pour ouvrir la porte, et reçut dans ses bras son bon oncle, le vénérable Jacques Béranger.

Deux années s'écoulerent au milieu d'un travail assidu ; il paraissait léger aux jeunes filles, car ce travail nourrissait celui qui les avait recueillies orphelines. Cependant, cette quiétude devait être troublée, car Dieu envoie des épreuves pénibles à ses plus fidèles serviteurs. Le marchand pour lequel travaillaient Jeanne et Catherine fit de mauvaises affaires, et s'enfuit en emportant une assez forte somme qu'il leur devait pour des travaux terminés ; et, par ce départ, le travail leur manquant tout à coup, elles se retrouvèrent sans pain. Il leur fallut se résigner à vendre peu à peu leurs hardes, afin que jusqu'au dernier moment le bon Jacques Béranger ignorât l'affreuse position dans laquelle ils se trouvaient.

La Noël arriva, c'est-à-dire le 4 nivôse an IV. Le propriétaire des deux chambres que l'oncle et ses nièces occupaient, vint chercher le loyer du semestre. Hélas ! il n'y avait rien pour le payer. C'était un homme dur ; il se fâcha, et Jacques Béranger apprit pour la première fois le dénûment de la petite famille. Jeanne et Catherine supplièrent vainement le maître de la maison en lui exposant leur misère.

« Que voulez-vous, répondit-il, je ne puis me payer de belles paroles, le gouvernement ne s'en contente pas pour l'impôt ; cherchez un autre asile.

Vos meubles resteront, c'est à peine s'ils suffiront pour me payer.

— Oh ! Monsieur, dit Jeanne, tout vous appartient ici. Mais, je vous le demande en grâce, laissez-nous ce tableau, c'est un héritage de famille : nous lui portons, ma sœur et moi, une dévotion toute particulière.

— Ici tout est à moi, le tableau comme le reste ; ou bien, trouvez de l'argent !

Jacques Béranger restait muet d'étonnement. A peine put-il articuler une parole en faveur de la demande de ses nièces. Le soir même survint un huissier qui leur fit commandement d'avoir à payer dans les vingt-quatre heures.

Pauvres enfants, elle se couchèrent bien tristes. Toute la nuit, à travers la mince cloison qui les séparait du vieillard, elles l'entendirent gémir et soupirer. Enfin, Catherine céda à ce besoin impérieux de sommeil qui domine la jeunesse, s'endormit. Jeanne restait éveillée et regardait sans voir, lorsque, tout à coup, elle aperçut l'image de la Vierge, resplendissante de lumière : c'était la lune qui, glissant à travers les nuages, jetait dans la chambre sa pâle lueur, et Jeanne crut voir dans cet accident naturel une heureuse prédiction.

Le lendemain, l'huissier revint ; il saisit tous les meubles au nom du propriétaire, et quelques jours après une affiche collée à la porte annonçait qu'un pauvre mobilier serait vendu sur la place publique. A midi, on enleva tout ; les deux jeunes filles et le vieillard restèrent ensemble ; Jeanne et Catherine pleuraient en silence. Le bon prêtre, appuyé contre le mur, car il n'avait même pas une chaise pour s'asseoir, était morne et abattu. L'huissier rentra fit une recherche minutieuse et leur dit d'une voix émue : « Pardonnez-moi d'ajouter encore à votre douleur, mais j'exerce un devoir rigoureux... il faut que j'emporte la clef de cette chambre. »

Il n'osait pas leur dire de s'en aller... Jacques Béranger comprit, et prenant ses nièces par la main il sortit, en jetant un dernier regard sur ce paradis terrestre qui l'avait abrité lui et les siens pendant les orages de la révolution. Un pauvre voisin était sur le pas de sa porte ouverte ; sans mot dire elle leur montra sa chambre, ce qui signifiait : « Voilà tout ce que j'ai, partageons. »

Les deux sœurs crièrent en pleurant.

« Vous le voyez, mes enfants, leur dit le bon prêtre, Dieu ne nous abandonne pas tout à fait... Du courage !

Sur la place on vendait le mobilier ; déjà les lits, la table, les chaises étaient adjugés ; le tableau seul restait. Jacques Béranger s'approcha et le contempla une dernière fois d'un œil humide.

« Voyons, dit le crieur, combien le tableau ?

— Un petit écu, dit un marchand.

— A un petit écu la sainte Vierge ! vociféra le crieur. Ce n'est pas cher ; on a l'enfant par dessus le marché. »

Jacques Béranger allait s'enfuir pour ne plus entendre ces impies profanations, lorsqu'une voix partie de la foule cria : « Cent livres ! »

Le prêtre s'arrêta : avec cent livres le propriétaire était payé et bien au-delà. Il eût volontiers embrassé ce protecteur inconnu.

« Deux cents livres ! dit une autre voix. »

Un murmure circula parmi la foule. Dans ces temps de révolution, alors que la religion du Christ était proscrite, c'était presque un rime d'acheter un tableau de sainteté. Cependant un étranger se fit

jour à travers la foule, et jetant autour de lui un regard dédaigneux, il cria : « Cinq cents livres !

— Huit cents ! dit un brocanteur.

— Mille ! répliqua l'étranger.

— Qu'est-ce donc, Monsieur ? demandèrent à Jacques, deux officiers qui passaient.

— C'est mon mobilier que l'on vend, Messieurs, répondit humblement le vieillard : voilà un tableau qui va déjà à mille livres. C'est une richesse que je ne me soupçonnais pas.

— Oh ! voyons cela, dit le plus âgé des deux officiers, après avoir considéré le vieillard avec effusion.

— Dix mille livres ! cria-t-il avant d'avoir percé la foule. « Ce cri lui fit ouvrir une large place, et bientôt il se trouva au premier rang, en extase devant la toile.

L'étranger, surpris, ajouta à son tour : « Quinze mille ! »

Mais l'officier mit de nouveau. « Soixante mille livres. »

« Respect au génie ! s'écria l'officier. Ceci est l'œuvre du plus grand peintre des temps anciens, de Raphaël Sanzio. Je l'offrirai au gouvernement français comme une riche conquête. »

Cet homme était un des plus braves généraux de la république.

Jugez de la joie de la pauvre famille ! Jacques Béranger plaça sûrement ses fonds avec hypothèque, et loua à la campagne une petite maison, que ses nièces et lui allèrent habiter, ainsi que la bonne voisine qui les avait recueillis ; puis, quelques années après, Napoléon ayant relevé les autels du Christ, Jacques Béranger fut nommé à l'une des principales cures d'Arras, ses nièces se marièrent et devinrent de bonnes femmes de ménage, qui partagèrent leurs soins et leur tendresse entre leur vieil oncle et leur jeune famille.

Aujourd'hui, le tableau de la Vierge-aux-Ruines se trouve dans la musée du Louvre.

MORALE.

ŒUVRES POSTHUMES

DE

SMON DE NANTUA,

recueillies

PAR SON ANCIEN COMPAGNON DE VOYAGE ;

LA BONTÉ DE SIMON DE NANTUA.

(Suite.)

Je viens de parler des plaintes des maîtres ; mais le bruit qu'elles font est peu de chose, auprès du concert sans fin que forment celle des serviteurs. Si vous rencontrez de ceux-ci qui se trouvent heureux et contents, vous pouvez bien noter le fait comme une rareté des plus rares. Je sais, et je conviendrai de bonne foi, que la condition de ceux qui servent n'est pas la plus douce de toutes ; mais il faut convenir aussi qu'elle serait souvent moins dure, si l'on se révoltait moins contre elle. Vous êtes serviteur par choix, ou bien par nécessité. Si vous pouviez faire autre chose, et avez préféré servir, votre cas est tout jugé, et vos plaintes ont mauvaise grâce ; car l'oiseau qui veut manger son chènevis dans la volière renonce à la clef des champs.

Si vous ne pouviez faire rien de mieux, vous avez encore, selon moi, bien plus mauvaise grâce à murmurer contre le maître qui vous donne, pour vos services, un gîte et du pain que vous ne gagneriez pas sans lui. Voyons, de quoi vous plaignez-vous ? A serviteur paresseux, tout maître semble exigeant ; à serviteur infidèle, ivrogne ou gourmand, l'économie et la vigilance semblent avarice et défiance ; à serviteur insolent, un ordre ou bien un avis paraissent un outrage ou un reproche. Examinez donc, je vous prie, si ce n'est pas de vos propres torts que vous en voulez à votre maître. Voyez surtout si l'envie ne tourmente pas un peu votre âme, et ne vous inspire pas de la haine contre celui qui est plus haut que vous, et qui a droit de vous commander. Eh ! mon pauvre ami, si vous en êtes là, peut-être envieez-vous des soucis pires que les vôtres : car, songez y bien, une fois votre besogne faite en conscience, vous êtes bien traité, sûr du vivre et du concher, et vous n'avez plus qu'à vous reposer tranquillement. Mais votre maître, de son côté, a d'autres affaires en tête : ne faut-il pas qu'il songe sans cesse à tous les besoins de la maison, et qu'il pourvoie à toute chose pour la famille et pour vous ? Et puis, que savez-vous encore si, tandis que vous le servez, il n'a pas lui-même un maître, un supérieur plus puissant, de qui dépend son existence, et auquel il tremble de déplaire, car il ne le remplacerait pas comme vous remplacerez le vôtre ? Tandis que la main droite commande, souvent la gauche obéit. C'est là le sort du plus grand nombre ; et le plus malheureux n'est pas toujours celui qui obéit des deux mains. A celui-ci je dirai ces mots qui ne lui seront pas inutiles, s'il a le bon sens de les comprendre : Il n'est pas de lit si mauvais où l'on puisse faire un bon somme, quand on sait bien s'y arranger. Il n'est pas de besogne si longue, qu'on ne puisse abrégier en la prenant par le bon bout. Il n'est pas de fardeau si lourd, qu'on ne puisse rendre plus léger en le chargeant avec adresse. Le bœuf qui laboure de bon cœur ne sent pas souvent l'aiguillon. L'oiseau qui change souvent de cage n'en est pas moins en prison, et n'est bien aimé nulle part. Fidélité et dévouement sont des signaux pour appeler confiance et largesse. Enfin, s'il faut le dire clairement, le moyen de trouver un bon maître, c'est d'être bon serviteur.

Il y a mieux que cela, mes amis ; c'est que nous sommes tous ici-bas serviteurs les uns des autres. L'homme livré à ses propres ressources est une créature si faible qu'il ne lui convient pas de dire : Je n'ai jamais besoin des services d'autrui. Dieu est notre père à tous, et nous devons nous en aider et nous aimer comme des frères. Si nous voyons notre semblable dans la peine ou dans le besoin, donnons-lui donc assistance ; ou bien nous ne mériterons pas qu'on nous assiste à notre tour, quand nous serons dans l'embarras. Lorsque le brin de paille est trop lourd pour la fourmi qui le charrie, une autre fourmi vient l'aider ; l'abeille qui en rencontre une autre revenant de la ruche trop chargée de butin, s'empresse de la soulager et prend la moitié de sa charge ; la ponde enfin se prête, au besoin, à couvrir les œufs de la cane. C'est un grand bonheur sans doute de trouver qui nous oblige ; mais c'en est un bien plus grand de pouvoir obliger autrui : car la reconnaissance est douce pour celui qui la sent, mais mille fois plus douce

encore pour celui qui en est l'objet. Quand on a connu ce bonheur, on en voudrait jouir sans cesse, tant il donne de calme à l'âme et de bien-être au cœur. Aussi peut-on dire que les bonnes actions sont fécondes, et qu'une première en produit toujours une seconde ou plusieurs autres. Ne laissons donc pas échapper les occasions de faire du bien, et surtout ne demandons pas si celui qui a besoin de notre aide pense, agit et croit comme nous : l'homme qui souffre est notre frère, et n'est plus que cela à nos yeux. Faisons pour lui ce que nous pouvons, et ne nous en excuons point sur notre propre pauvreté ; car ce n'est pas avec de l'or qu'on fait toujours le plus de bien. Dieu n'aurait pas commandé la charité à tous les hommes, s'il n'avait pris soin de la mettre à la portée de tous. Celui qui procure du travail donne souvent mieux que l'argent ; et souvent un bon conseil profite bien plus qu'un écu. Ce qui peut profiter encore mieux qu'un bon conseil, c'est un bon exemple ; et, après l'honneur de le donner, je ne sais rien de plus honorable que le courage de le suivre. La piété, la compassion, les consolations, les soins, peuvent aussi, faute de mieux, être les bienfaits du pauvre, et ces bienfaits portent fruit ; car une parole d'intérêt ranime quelquefois autant que ferait une potion cordiale.

Rappelons-nous bien toutes ces choses ; et comme, d'un moment à l'autre, nous pouvons avoir besoin de l'assistance de nos semblables, n'oublions pas qu'il n'est rien de pénible et d'embarrassant comme de demander un service à l'homme qu'on a pu offenser. Ainsi donc efforçons-nous de mesurer discours et actions afin de ne blesser personne ; si nous avons eu ce malheur, ne craignons pas de nous abaisser en avouant franchement un tort ; et si l'on nous a offensés, songeons que l'oubli des injures est un devoir de la charité. Enfin, amis, croyez-moi, quand vous aurez lieu de penser que quelqu'un vous en veut ou se croit coupable envers vous, allez vous-même au-devant de lui pour vous réconcilier dès le soir, afin de passer une bonne nuit ; car le ressentiment agite et fait faire de mauvais rêves.

Parmi les causes si nombreuses qui peuvent amener des brouilleries, il en est une que peut-être vous ne soupçonnez pas : c'est la grossièreté dans les manières et dans les discours. On ne se frotte pas volontiers contre une lime ou contre une râpe, et quand elle vous a écorché, vous la jetez avec humeur ; personne n'a la fantaisie de caresser un hérisson, mais on flatte volontiers de la main le dos lisse et uni d'un petit écureuil. De même, la rudesse dans les hommes a quelque chose qui blesse et repousse, tandis qu'ils n'ont qu'à gagner à se montrer doux et polis. Soyez certains que les gros mots n'en disent pas plus que les petits, et qu'un geste rude et brutal ne donne pas grand poids aux paroles.

Tâchez donc, mes chers lecteurs, de vous régler sur ces principes ; et surtout, pour votre honneur, respectez dans vos discours et dans vos actions ce qui est placé sous la sauvegarde de l'humanité, la faiblesse du sexe et de l'âge. L'homme, dans toutes les circonstances, doit protection à la femme, et il est un lâche s'il l'opprime. Que votre langue soit discrète devant l'innocente enfance, car c'est une fleur délicate qu'un soufflé impur peut flétrir. Honorez tous les cheveux blancs, car celui dont le front a blanchi arrive au terme de sa course ; ses forces sont épuisées, et il a besoin qu'un bras le sou-

tienne ; il faut embellir pour lui la fin du voyage, et semer de quelques fleurs la route qui lui reste à parcourir. Malheur au jeu de l'homme étourdi qui ne respecte pas la vieillesse ! il s'apprête honte et regrets, pour le temps où les années passeront sur ta tête. Heureux celui qui, parvenu à cet âge où toute la vie est dans le passé, n'a que d'honorables souvenirs, et peut se dire avec sécurité : Je n'ai fait de mal à aucun de mes semblables ; je leur ai fait le plus de bien que j'ai pu ; j'ai été bon père, bon époux, bon ami, bon maître, bon serviteur et bon humain ; j'abandonne mon âme à Dieu.

Voilà ce que c'est, mes chers amis, voilà ce que je souhaiterais pour moi, et pour vous aussi, de bon cœur. Je crains seulement de m'y être pris un peu trop tard, et de n'en avoir pas assez tôt bien connu les moyens. Profitez donc de ceux que j'indique, vous arriverez à ce but beaucoup plus facilement que moi.

SIMON DE NANTUA.

La Religion de Simon de Nantua.

J'ai conté, dans un autre écrit comment un jour je me mis en tête d'acquérir quelques vertus, et de combattre en moi les dispositions fâcheuses que j'avais apportées au monde, dans mon pauvre bagage humain. Je crois bien avoir dit aussi que cette entreprise, qui d'abord m'avait paru simple et facile, ne tarda pas à me présenter une foule de difficultés auxquelles je ne m'étais pas attendu. Il faut que j'explique aujourd'hui comment j'ai pu parvenir, sinon à la mener à son terme, du moins à y persévérer et à ne me point décourager.

Vous saurez d'abord que mon père m'avait élevé en bon chrétien, et même ne que par suite du dessein qu'il avait eu de faire de moi un ecclésiastique, il ne s'était pas borné aux simples instructions religieuses que reçoivent communément les enfants. Avec l'aide de notre digne curé de Nantua, il m'avait fait instruire un peu plus à fond des doctrines de la foi ; et j'aurais même été en état, au besoin, de raisonner sur plusieurs points de théologie.

Cependant, accoutumé dès ma plus tendre enfance aux pratiques de la religion, et ayant commencé à en étudier les préceptes dans un âge où l'on ne réfléchit guère, et où la mémoire fait plus de besogne que la raison, j'avais appris mon catéchisme et les livres saints, comme j'en ai appris toute autre leçon ; j'avais rempli les fonctions d'enfant de chœur, comme j'eusse fait toute autre tâche ; j'allais à l'église régulièrement, j'accomplissais avec exactitude tous mes devoirs de chrétien ; mais je dois avouer que ma piété était réellement une habitude, beaucoup plus qu'un sentiment profond.

Cette instruction et cette habitude pourtant ne furent pas choses vaines et inutiles, comme vous allez en voir.

Ayant pris la résolution d'améliorer ma personne, et trouvant, d'une part, que certaines vertus transplantées nouvellement dans mon cœur avaient peine à y prendre racine ; d'autre part, que certains défauts et certaines petites passions étaient rebelles à mes efforts, et rentraient toujours chez moi par quelque porte quand je les chassais par une autre ; reconnaissant enfin que c'était peu de mes propres forces pour rester vainqueur dans une pareille lutte, et m'avisant de me demander où je pourrais trouver

une assistance plus puissante.

Ce fut dans un moment où j'étais presque découragé, que je m'adressai cette question ; et mon regard fit la réponse en s'élevant vers le ciel. Il me sembla qu'un rayon d'en haut descendit alors sur mon âme, et l'éclaira soudainement ! "Oui m'écriai-je, c'est là-haut qu'est la véritable force ; c'est Dieu seul qui la dispense ; c'est dans la religion seulement qu'un chrétien peut la puiser ; c'est avec cette force seule qu'on parvient à vaincre ses ennemis et à triompher de soi-même."

Alors tout le passé se représenta subitement à mon esprit, et je le vis éclairé d'une nouvelle lumière. En me rappelant ce que j'avais appris, je m'étonnai de ne l'avoir pas encore mieux senti, de n'y avoir pas vu tout ce que j'y découvrais soudain, d'avoir apporté tant de froideur et de nonchalance à ces actes religieux qui alimentent la vie de l'âme. A mesure que je réfléchissais rapidement à toutes ces choses, mon esprit s'illuminait de plus en plus, et mon cœur se remplissait d'une émotion que je puis vraiment appeler sainte. Il me semblait que je visse seulement d'apprendre à connaître Dieu. Pénétré, touché, frappé tout à la fois, mes pas se tournèrent involontairement vers l'église, j'y entrai, je me prosternai, et mon âme, pour la première fois, fit monter vers le Seigneur des actions de grâces et une prière véritablement senties.

A dater de ce jour, mes amis, ma piété ne fut plus seulement une vaine et froide habitude. L'admiration, la reconnaissance et l'amour étaient entrés dans mon cœur. J'avais enfin compris cette religion sublime, source éternelle de la force la plus vraie, des espérances les plus précieuses et des plus douces consolations. J'apportai alors de nouvelles dispositions à l'accomplissement des mes devoirs pieux ; ce n'était plus mon corps seul que je conduisis machinalement à l'église, ce n'était plus ma bouche seule qui chantait les louanges de Dieu, ou murmurait avec distraction des prières ; ce n'était plus à mes oreilles seules que s'adressait la parole divine ; mon âme était là, elle écoutait, elle priait, elle glorifiait.

De ce moment aussi, la force ne me manqua plus pour lutter contre mes passions, et pour m'avancer dans la route du bien. Si Dieu n'a pas permis que j'y sois allé aussi loin que je l'aurais souhaité, je ne lui dois pas moins des grâces pour m'avoir soutenu toutes les fois que j'ai imploré son appui, pour m'avoir aidé à devenir un peu moins indigne de ses bontés.

Ce bienfait est grand, mes amis ; mais il n'est pas le seul que j'aie trouvé dans le sein de ma religion. Ainsi, pénétré de la grandeur de Dieu, j'en reconnus à chaque pas les traces et les témoins. Toute la nature s'embellit à mes yeux par cette sublime contemplation : depuis le chêne jusqu'au brin d'herbe ; depuis le bœuf vigoureux qui labour nos champs jusqu'au chétif insecte qui se cache sous la mousse ; depuis l'aigle qui plane dans les cieux, jusqu'à la petite abeille qui se roule sur le thym ; depuis le fracas des vagues de l'Océan, jusqu'au murmure du plus humble ruisseau ; depuis les astres qui brillent au firmament, jusqu'au ver qui jette dans l'ombre une faible clarté, je voyais tout encourir à glorifier le Seigneur, à attester sa puissance et sa sagesse, et mon cœur s'unissait avec délices à cet hymne d'amour, et cet éternel concert de louanges que forme incessamment la création tout entière.

Mais au milieu de cette extase et de ce bonheur, Dieu voulut sans doute m'éprouver, et il exigea de moi le tribut d'affliction que tout homme doit payer. Mon père me fut enlevé. Sa longue et douloureuse maladie, durant laquelle il ne lui échappa pas une plainte, pas un murmure, me fit voir comment la confiance en Dieu inspire au juste patience pour souffrir, espérance et résignation pour mourir. Sa mort, qui fut pour moi le premier malheur, me donna encore une autre leçon : elle m'apprit qu'il est des douleurs de l'âme que la religion seule peut adoucir. Eh ! comment supporterait-on la perte de ce qu'on a de plus cher, si l'on ne pouvait pas se dire : Nous nous retrouverons dans un monde meilleur ! Espoir consolant ! Le dernier adieu n'est donc pas éternel, et les liens que Dieu a sanctifiés ici-bas ne sont pas rompus pour toujours.

A cette époque, il était encore resté dans mon esprit quelques traces des récits absurdes dont mon enfance avait été bercée par des bouches indiscrètes et ignorantes. Sans croire précisément aux apparitions et aux revenants, je n'étais pas exempt d'une certaine disposition superstitieuse, et elle fut réveillée un moment en moi par l'ébranlement que ma sensibilité venait d'éprouver. Toutefois, loin de m'inspirer aucune crainte, cette impression m'était douce, et j'aurais désiré que la fantôme de mon père reparût à mes yeux ; car je n'avais rien à craindre de sa présence, je ne pouvais attendre que sa bénédiction ; et, s'il fût venu pour me chercher et m'emmener avec lui, j'en eusse été plus joyeux qu'effrayé. M'étant endormi un soir avec l'imagination toute remplie de ces idées, je fus réveillé en sursaut dans le milieu de la nuit, et en ouvrant les yeux je crus voir, à la clarté de la lune, la figure de mon père revêtu d'un linceul blanc et se tenant debout à trois pas de mon lit. Je m'élançai en poussant un cri de joie ; mais à peine fus-je debout moi-même, que je n'aperçus plus rien. Alons, me dis-je, ce n'était qu'une illusion de mes sens, qu'une erreur de mon imagination frappée. Alors, honteux et repentant d'une faiblesse qui me parut coupable, je me jetai à genoux devant mon lit : " O mon Dieu ! m'écriai-je, pardonnez un vœu et un espoir impies. Non, l'âme qui est rentrée dans votre sein ne s'en éloigne plus pour revenir sur cette terre de misère. C'est à nous d'achever notre exil, afin d'aller aussi nous réunir à vous et à ceux qui nous ont quittés. Je le reconnais, ô mon Dieu ! il n'est donné à aucun mortel de pénétrer par la voie des sens dans les secrets d'une autre vie ; il n'en est aucun qui ait le pouvoir de lire dans l'avenir, ni de conjurer les esprits ou les éléments ; car vous seul embrassez le temps et l'espace, vous seul commandez à tout, à vous seul appartient la puissance surnaturelle. Votre bonté nous a enseigné ce qu'il faut croire ; et il n'y a de vérité que dans votre parole divine."

La circonstance que je viens de rapporter acheva d'éclairer et de fortifier ma raison contre l'empire des revenants, des sorciers et des songes. Ce fut ainsi que la religion effaça dans mon esprit jusqu'à la moindre trace de superstition : car la superstition, qui ne vit que de terreurs et d'erreurs, ne peut marcher avec la religion, qui est toute espérance et vérité. Il n'y a que l'impie et le méchant qui tremblent sans cesse, qui voient partout des prodiges menaçants, ou qui cherchent une ressource dans des croyances insensées. L'homme pieux et juste ne met qu'en Dieu sa foi, et ne place

qu'en lui son refuge.

Eh ! qui n'en a éprouvé le besoin, de cette foi et de ce refuge ? Quelle créature humaine, à moins que son âme ne fût desséchée et parvenue, ne s'est jamais sentie pressée de se prosterner devant l'Auteur de toutes choses ? Quel est, depuis l'enfant qui prend possession de la vie, jusqu'au vieillard dont la carrière s'achève, quel est celui qui n'a point de grâces à rendre pour les biens qui lui sont promis, ou pour ceux dont il a épuisé la jouissance ? Et depuis l'humble et pauvre artisan, jusqu'au monarque environné d'une pompe éphémère et d'une majesté d'un jour, quel est le mortel qui n'a rien à demander à ce Dieu, dont la puissance peut soutenir toutes les infirmités et briser toutes les puissances ? Oh ! que je plains celui qui ne sait pas adorer et prier ! S'il est heureux, il est donc un ingrat ! S'il souffre, si la douleur ou la misère pèse sur lui, il n'a donc ni consolations ni espérance ! s'il est coupable, si le remords déchire son cœur, il n'entrevoit donc pas le pardon à la suite du repentir ! Sainte prière ! que de bien tu m'as fait ! Car je suis homme et j'ai payé comme un autre ma dette de faiblesses et de tribulations à l'humanité. Mais, quand j'ai prié le matin, j'ai été meilleur et plus fort pendant le jour ; quand j'ai prié le soir, j'ai reposé plus paisiblement durant la nuit ; quand le bonheur m'a souri, j'en ai mieux joui après avoir prié ; quand l'affliction m'a visité, c'est la prière qui m'a donné le pouvoir de souffrir avec fermeté, et m'a fait espérer avec confiance. O mes amis, croyez-moi, quelque soit votre condition, priez. Car la prière est un bouclier contre les tentations, un baume qui cicatrise les plaies, une main invisible qui soutient celui qui chancelle, un bras secourable étendu vers celui qui est tombé. Il y a en elle quelque chose de touchant et d'imposant tout à la fois. Je défie l'esprit le plus léger et le plus frivole de ne pas éprouver de l'attendrissement et de la vénération à la vue de l'innocence ou du repentir en prière. Je défie l'esprit le plus fort le plus robuste de ne pas se sentir ébranlé à l'aspect de la foule prosternée devant Dieu dans une église. Je défie l'impie le plus audacieux de ne pas respecter le prêtre étendant la main pour bénir tout un peuple à genoux.

La prière, mes amis, fortifie la foi, ranime l'espérance et entretient la charité, ces trois premières vertus du chrétien. Mais, doncement, je sens qu'il convient de m'arrêter ici. Malgré mes études en théologie, je ne me croiais pas assez fort et assez habile pour entreprendre de vous enseigner les préceptes et les vérités de notre religion. Il ne faut pas qu'une brebis s'avise de vouloir guider le troupeau, car elle pourrait l'égarer et le livrer au loup ; c'est au berger à le conduire. Mais une brebis peut donner le conseil et l'exemple d'écouter le berger, et c'est là seulement ce que j'ai voulu faire.

Voilà donc ce que c'est, mes chers lecteurs ; et si, par le récit de mes propres impressions, j'ai su vous persuader que la religion est la source de toutes les vertus, qu'elle seule peut vous rendre heureux dans cette vie et dans l'autre, j'aurai atteint mon but. Le reste ne me regarde plus. C'est à vous, brebis comme moi, à vous éclairer auprès de vos pasteurs, à être dociles à leur voix, et à respecter le caractère dont le Seigneur les a revêtus. Allez donc prêter l'oreille à la parole de Dieu, qu'ils sont chargés de faire entendre, et que votre oreille la conduise jusqu'à votre cœur, car cette parole dou-

ne la vie.

SIMON DE NANTUA.

PARABOLE DE SIMON DE NANTUA

Un jour, un homme était monté sur la terrasse de sa maison qui était fort élevée, et de là il regardait en bas.

Et il vit un autre homme qui était debout sur le sol, arrêté auprès du puits d'une carrière.

Et tandis qu'il regardait, le vent soufflait autour de lui, et le bruit que faisait le vent à ses oreilles l'étourdissait et l'enivrait.

Et il se dit : Moi qui suis ici, je suis plus grand que cette créature que je vois là-bas, et qui me semble si petite !

Et il disait cela parce qu'il faisait comme font presque tous les hommes qui, en mesurant leur hauteur, oublient toujours de déduire celle du piédestal sur lequel ils sont placés.

Tandis qu'il avait l'œil abaissé avec dédain sur l'homme du sol, voilà qu'il sentit quelque chose tomber sur sa tête ; et, ayant levé les yeux, il vit à côté de sa maison une tour beaucoup plus haute ; et il y avait un autre homme sur cette tour !

Et cet homme voyant celui de la terrasse au-dessous de lui, avait cru pouvoir le mépriser, et avait craché dédaigneusement sur sa tête.

Mais l'homme de la terrasse fut indigné, et il dit : Pourquoi ne puis-je pas atteindre là-haut ? Et il menaça celui de la tour. Cependant ses menaces étaient impuissantes, et l'homme de la tour en riait et se moquait.

Tandis qu'il riait, voilà qu'il sentit lui-même tomber quelque chose sur sa tête ; et, ayant levé les yeux, il vit dans l'air un ballon qui se balançait majestueusement ; et il y avait un homme dans la nacelle de ce ballon ;

Et cet homme, ayant vu celui qui était sur la tour au-dessous de lui, avait cru pouvoir le traiter avec dédain, et il se jouait en vidant sur sa tête des sacs de sable et de gravier.

Mais l'homme de la tour fut aussi indigné, et il dit : Pourquoi ne puis-je monter dans cette nacelle ? et il menaça avec fureur l'homme du ballon ; et ses menaces étaient également impuissantes.

Pendant ce temps, l'homme du sol ayant aussi regardé en haut, aperçut celui de la terrasse, celui de la tour et celui de la nacelle !

Et il dit : Que c'est beau d'être si haut ! Comme on doit voir au loin, et respirer librement ! Si j'étais au moins sur la terrasse, j'aurais de l'air, et la chaleur ne m'étoufferait pas, comme ici en bas.

Tandis qu'il disait cela, il entendit une voix qui sortait du puits de la carrière ; et cette voix était celle d'un carrier qui disait :

Quel triste sort de passer sa vie sous la terre, d'y répandre ses sueurs ou milieu d'un air infect et humide, à la triste lueur d'une mauvaise lampe, tandis que les autres sont là-haut, marchant sur l'herbe et respirant au soleil !

Et ces paroles firent compassion à l'homme du sol, qui pensa : En voilà un qui est plus bas et plus à plaindre que moi.

Pendant que ces choses se passaient, des nuages s'étaient amoncelés dans le ciel, et un violent orage éclata. Le tonnerre roulait avec un bruit menaçant, et les éclairs sillonnaient la nue.

Le ballon était violemment agité dans l'air ; et

l'homme de la nacelle ne jetait plus de sable, ne se jouait plus de personne, car il aurait alors voulu n'être pas si haut, et il aurait volontiers changé sa position contre une plus humble.

Mais tandis qu'il poussait des gémissements inutiles et de vains cris d'effroi, la foudre frappa le ballon, y mit le feu, et l'homme de la nacelle fut précipité, et tout son corps brisé.

Bientôt après, le tonnerre tomba aussi sur la tour, et l'homme qui y était fut foudroyé.

La foule, ayant détaché des pierres de la tour, en lança une sur la terrasse, et l'homme qui y était reçut cette pierre qui lui cassa un bras.

L'homme qui était sur le sol en fut quitte pour être mouillé par les torrents de pluie que le nuage répandait.

L'homme qui était dans la carrière ne s'était pas même aperçu qu'un orage éclatait en haut ; et le moment de son repos étant arrivé, il ne se plaignait plus mais il chantait.

Alors l'homme du sol, l'ayant entendu, se pencha sur l'ouverture du puits, et parla au carrier, en lui racontant ce qui venait d'arriver :

Et il ajouta : Ne te plains plus d'être placé si bas ; car celui qui était le plus haut était le plus voisin de l'orage ; il a été frappé le premier, et le plus fortement. Le coup a été mortel sur la tour ; il a été encore assez dur sur la terrasse. Moi-même, pour m'être trouvé un peu plus élevé que toi, en ai eu ma petite part ! Tu te plaigais tandis que les autres se glorifiaient ; tu as raison de chanter maintenant, puisque l'orage qui les a abattus n'a interrompu ni ton travail ni ton repos. Je vais chanter aussi et je ne me plaindrai plus, moi qui n'ai reçu que la pluie et qui peux me sécher au soleil.

Ces paroles firent réfléchir l'homme de la carrière, et il se dit : Consolons-nous d'être petit, car la grandeur dans ce monde s'achète à tant la toise, et les soucis, les périls et les revers sont la monnaie dont on la paye. Encore, à ce prix, ne saurait-on parvenir assez haut pour ne pas rencontrer plus grand que soi ; car il n'y a que Dieu qui jouisse paisiblement de sa grandeur, qui ne voie personne au-dessus de sa tête, et qui ne puisse jamais tomber.

SIMON DE NANTUA.

FIN.

ETUDES HISTORIQUES.

SOUVENIRS

et

IMPRESSIONS DE VOYAGE,

par

le Vicomte Walsh.

(Suite.)

MARIE ET L'ÉPREUVE.

Marie avait un beau talent sur le piano, et sa voix sans avoir une grande étendue, était remarquable par sa douceur et son expression. Un jour l'abbé Cervon et le curé l'avaient menée dans la cellule du frère Hyacinthe ; et, après avoir prié le jeune religieux de faire entendre quelque prélude et de se laisser aller à quelques-unes de ses inspirations, voyant que les fous et les folles étaient ar-

rivés près de la fenêtre ouverte pour s'abreuver d'harmonie, ils dirent à Marie : " Prenez la place du frère et chantez quelque air de votre pays... Pensez que celle qui est la plus rapprochée de la croisée, que celle qui vous entendra le mieux à travers ce rideau, c'est votre pauvre mère... "

— Oh ! cette pensée va faire trembler ma voix, va l'entre-couper de sanglots...

— C'est égal, répondit le curé..., il s'agit de faire pleurer notre chère malade, votre émotion appellera la sienne."

Marie obéit ; ses doigts légers parcoururent le clavier d'ivoire, et en tirèrent des sons pleins de mélancolie... Dans ces improvisations, où la jeune fille cherchait bien moins à étonner qu'à toucher, elle sut amener des réminiscences de refrains vendéens et bretons... Quand ces rapides passages d'airs connus arrivaient à l'oreille de sa mère, on voyait la pauvre insensée porter sa main à son front comme lorsque l'on cherche à fixer un vague souvenir, à se rappeler une chose confuse. Tout à coup à ses accords, Marie mêla sa voix tremblante... Alors il y eut parmi les hommes et les femmes assis près de la croisée un vif mouvement de surprise... Ce n'était plus la belle voix du frère Hyacinthe, c'était quelque chose de plus suave, de plus doux... une des folles s'écria : " Ce n'est plus un homme, c'est un ange qui chante ! "

Le curé voyait, sans être vu, l'effet que la voix de Marie produisait sur ceux et celles qui l'écoutaient, et espérait beaucoup de ce moyen pour ramener à la raison l'une de ses malades, celle qui était arrivée la dernière.

Le jour de la grande épreuve vint ; j'ai dit, plus haut, que le prêtre-médecin appelait à lui pour guérir, la religion, la poésie et la musique ; d'après ce qu'il avait entendu lui-même, d'après ce qui lui avait été raconté par les sœurs surveillantes des femmes aliénées, la mère de Marie, avant que le malheur eût égaré sa raison, avait toujours dû avoir une imagination ardente et poétique. La folie, c'est souvent la révélation du fond de notre âme, que le bon sens ne recouvre plus.

Le jour que le curé avait choisi était le 31 mai, dernier jour du mois de Marie ; car le mois des fleurs, le catholicisme la consacra à la Reine des anges et des vierges, et n'est-ce pas là une charmante harmonie ?

Pendant le mois le plus doux de l'année, les autels de Marie sont ornés de cierges et de bouquets sans nombre. Là, dans les sanctuaires tendus de blanches draperies et décorés d'orangers et d'arbres verdoyants, les jeunes filles, leurs mères, les heureuses du monde et celles qui arrosent de leurs larmes le pain qu'elles gagnent, viennent prier et chanter ensemble ; chaque matin la messe est célébrée avec de riches ornements, et le soir tous les cierges de l'autel s'allument pour le salut.

A ces prières, à ces cantiques sont mêlées des instructions qui enseignent la confiance dans la Ste. Vierge : pour y exciter, les prêtres racontent les miracles opérés par elle, et la chaste assistante écoute avec un grand recueillement et un vif attrait ces histoires merveilleuses dites sous les voûtes saintes ; et quand, dans ses instructions, les noms de Jésus et de Marie viennent à sortir de la bouche du prédicateur, toutes les têtes voilées de blanc s'inclinent et se relèvent, on dirait un parterre tout planté de lis, dont les tiges et les fleurs se courbent sous le souffle du printemps ou sous les pieds d'un

ange invisible.

Toute cette poésie catholique parle aux cœurs et élève les âmes : le prêtre-médecin le savait, et il avait voulu que la main de Marie préparât l'âme de la pauvre femme au retour de la raison... C'était par ce chemin si embelli de fleurs qu'il espérait lui ramener son enfant chéri, son enfant si longtemps pleuré !

Le 31 mai venait de voir se lever son soleil ; le curé l'avait devancé.

Pour la messe qu'il devait dire à huit heures du matin, il avait tout fait préparer dans l'oratoire des aliénés. La mère de Marie devait y venir seule avec la religieuse qui avait soin d'elle. Pour la première fois, sa fille allait s'agenouiller près d'elle, en face de l'autel du Dieu qui tient les esprits et les cœurs dans ses puissantes mains.

M. de Montmaur, ses fils, M. Gervais et l'abbé Cerron allaient être réunis dans la chapelle ; oh ! comme ils allaient tous prier !

Frère Hyacinthe était déjà rendu à l'orgue, le curé lui avait tout raconté, lui avait dit l'histoire de la nuit de Noël, le berceau et l'enfant déposés à la pierre tournante de Clisson..., et puis le départ de la pauvre mère, pour aller voir mourir le père de son enfant... ; puis le voyage en Angleterre, en Italie, au mont Saint-Bernard ; puis la petite fille adoptée, et trouvant sous un noble toit un père, une mère et des frères. " Voilà, avait dit l'habile et bon prêtre, voilà, frère Hyacinthe, le passé de la femme que nous voulons guérir... Il s'agit de faire revenir à son esprit des souvenirs troublés et effacés par le temps et le malheur ; il faut, avec l'aide de Dieu, que mes paroles et vos accords chassent les nuages qui couvrent le passé et qui obscurcissent le présent de la pauvre mère pour laquelle nous allons tous prier. Frère Hyacinthe, vous aussi vous avez souffert, et vous vous souvenez des accords qui allaient autrefois remuer le plus fortement votre âme, alors que la main du Seigneur pesait sur vous. Eh bien ! faites soupirer ces accords aujourd'hui à votre orgue... je m'en remets à votre talent et à votre charité."

La famille de M. de Montmaur était rendue la première à l'oratoire... Marie était toute vêtue de blanc, ses cheveux blonds et bouclés, séparés sur le front à la manière des anges de Raphaël, tombaient en ondes autour de son cou ; sur sa robe blanche tranchait un ruban bleu de ciel, auquel était suspendue une petite médaille d'argent, portant une figure de la Vierge, avec cette exergue :

Consolatrix afflictorum !

A un signe du curé, elle se leva quand l'aliénée accompagnée de la religieuse qui prenait soin d'elle, entra dans la chapelle. Allant jusqu'au bénitier, elle y trempa ses doigts et présenta de l'eau bénite à sa mère.. Celle-ci, frappée de la dignité de l'être qui lui apparaissait, hésita un instant à lui toucher la main..., et, se retournant du côté de la sœur. " C'est un ange, dit-elle, Dieu a donc pitié de moi !

— Oui, répondit le curé, oui, mon enfant, le Dieu qui a guéri les malades, qui a fait marcher le paralytique, qui a fait voir les aveugles et entendre les sourds, va aussi finir tous vos maux.

— Mes maux ne sont point en moi... Ils sont dans l'absence...

— Où ils sont, Dieu le sait, et il va y mettre un terme."

Ici la folle remua la tête en signe de doute.
 — Ma fille, dit le prêtre, est-ce que vous doutez de la bonté et de la puissance divines ?

— Non, j'y crois. Mais...

— Achevez...

— J'ai de la foi... Je n'ai plus d'espérance.

— Ne pas espérer dans le Seigneur, c'est pécher...

— Oh ! ne croyez pas que je ne veuille pas de l'espérance, j'en ai besoin, j'en ai soif ; mais elle ne descend plus en moi... Regardez, je suis séchée et fanée comme l'herbe sur laquelle ne tombe plus la rosée." En parlant ainsi, la pauvre femme montrait ses mains et ses bras amaigris.

Marie était tout proche d'elle, et ne put s'empêcher de se saisir d'une de ses mains.

— Oh ! quel toucher, c'est l'ange !...

— Non, non, je ne suis point un ange.

— Qui donc êtes vous ? vous qui avez tant de beauté, et qui semblez si bonne.

— Une fille qui cherche sa mère... Un être qui a souffert, pleuré autant que vous.

— Autant que moi, oh non ! " et elle agita encore la tête, comme pour dire : cela n'est pas possible !

"Marguerite, dit le curé, ce n'est pas bien de croire que d'autres n'ont pas eu, comme vous, leur part de malheur ; cette pensée-là peut éloigner de votre âme la charité. Qui se plaint trop soi-même, ne plaint pas assez les autres.

— Oh ! si elle a eu des souffrances comme celles que j'ai endurées..., je la plains du fond de mon cœur...

— J : ne me souviens pas d'avoir été embrassée par ma mère...

— Elle est donc morte quand vous étiez encore au berceau ?

— Non, elle vit encore...

— Vous lui avez donc été enlevée ?... Il y a des voleurs d'enfants !

— Non, on ne m'a pas volée à elle...

— La tendresse d'une mère pour son enfant est plus forte que tout.

— Le malheur..., d'impérieuses circonstances, dit le prêtre, commandent parfois de cruels abandons... Marguerite, croyez-vous qu'une femme, pour sauver son mari, ne peut pas momentanément abandonner son enfant.

— Quo me parlez-vous de sauver son mari ! moi, je n'ai pas sauvé le mien... Non, non, je n'ai sauvé personne, ils ont été tous les trois fusillés sur la plage...

— Marguerite, rappelez votre pensée de ce lieu ensanglanté.

— Oh ! oui, bien ensanglanté !...

— Reportez votre souvenir ailleurs...

— Quand les balles l'ont frappé, il me regardait.

— Que votre imagination abandonne le rivage de Saint-Brieuc.

— Vous ne voulez donc pas que l'on pense aux morts ; tous les jours je prie Dieu pour ceux qui sont morts pour le roi.

— Oui, oui, gardez le souvenir de ceux qui ne sont plus... ; mais tout ce qui vous est cher n'est pas mort... Après votre mari, vous aimiez encore quelqu'un ? ...

— Oh ! oui, j'en prends à témoin le Dieu qui a fait le cœur d'une mère... J'aimais ma fille. La main qui me l'avait donnée me l'a ôtée...

— Dieu va vous la rendre...

— Pourquoi me dites-vous de ces paroles d'espérance ?

— Parce qu'il vous faut espérer.... je vous le répète, vous offensez Dieu en n'espérant pas....

— La tombe ne rend point à la lumière ceux qui ont descendu dans son obscurité.

— Mon père ! vous ne m'avez pas trompée depuis que je suis avec vous... Oh ! ne me trompez pas à présent.

— Je vous parle devant l'autel du Dieu de vérité.

— Ma fille vit encore ?

— Oui, elle a été emportée, pendant la nuit de Noël, de la pierre tournante de Chisson.

— Ah ! vous savez donc tout ? s'écria Marguerite en cachant son visage de ses mains ; vous savez que j'ai abandonné mon enfant !

— Pour aller sauver son père !... Marguerite, Dieu ne vous en a pas voulu, c'était un devoir.

— Et vous êtes sûr que je serai pardonnée ?

— J'en ai la certitude.

— Quoi ! mon isolement finira ?

— Oui.

— Je reverrai ma petite Marie !

— Oui, vous la reverrez... avec ses seize ans, sa grâce et sa piété.

— Et pour quand me promettez-vous tant de bonheur ?

— Si je vous avais crue assez forte, je vous l'aurais déjà donné.

— Oh ! je suis forte... ; voyez, j'ai supporté seize ans de malheur, de larmes et d'angoisses !

— Serez-vous assez forte pour la joie et le bonheur ?

— Le bonheur, la joie, je ne sais plus ce que c'est... ; au ciel, c'est de voir Dieu ; ici-bas ce doit être de retrouver, d'embrasser son enfant !...

— Eh bien ! embrassez votre fille, s'est écriée Marie, qui s'est levée de son prie-dieu et qui a jeté ses bras autour de sa mère... ; embrassez l'enfant que vous avez tant pleurée et qui vous apporte tout son amour !...

— Mais ce n'est pas là ma petite Marie... ; c'est toujours l'ange.

— Ma mère, regardez moi... ; regardez cette médaille que vous aviez attachée à mon cou.

— C'est vrai... je me souviens... j'avais voué ma fille à la Sainte-Vierge.

— Elle a veillé sur moi, et aujourd'hui c'est dans cette chapelle qui lui est consacrée, c'est devant l'autel de la Mère des affligés que je vous suis rendu, et que je vous amène la famille qui m'a trouvée dans mon berceau.

— Oh ! toi qui me parles d'une voix si douce, toi que je prenais pour un ange, pour un des chérubins du ciel, tu es donc vraiment mon enfant ?

— Ma mère, est-ce que votre cœur ne vous dit rien pour moi ?

— Il me dit que si l'on me trompe, il se brisera de désespoir.

— Mais on ne vous trompe pas... ; ici tout le monde vous aime, et mes embrassements, mes baisers, mes larmes de joie qui baignent vos joues et vos mains, doivent vous prouver que je suis Marie, votre fille si longtemps perdue.

Mais qui a pu te sauver... ? car à présent je m'en souviens, il faisait bien froid, la nuit, quand je t'ai portée à la pierre tournante, j'avais mis sur toi ce que j'avais de plus chaud, j'avais bien fermé les rideaux de ton petit berceau... mais la bise glacée a dû te faire souffrir... pouvait te tuer... ; mais, hélas ! il

fallait aller voir ton père et je ne pouvais t'emporter avec moi...; oh ! comment as-tu pu résister, enfant si délicat et si frêle ?

—Ma mère, vous m'aviez mise sous la garde de Dieu et de Notre-Dame des affligés, et tous les deux ont fait venir à la pierre qui tourne les amis que voici, qui ont trouvé mon berceau parmi les fougères et qui m'ont emmenée sous leur toit.

—Où sont-ils ?

—Les voici.

—Eh bien ! que Dieu les récompense et verse sur eux tout le bonheur qu'il peut donner !...

En prononçant ces paroles, madame Marguerite avait étendu les bras pour bénir ceux qui avaient pris soin de sa fille. Mais après ce mouvement, tout son corps se raidit, ses yeux se fermèrent, elle tomba sur le fauteuil placé près de son prie dieu et elle y demeura immobile.

Le prêtre était auprès de Marguerite ; après lui avoir mis la main sur le cœur, il dit à Marie et à la famille : " Les battements sont vifs, mais pas trop précipités ; la crise que vous voyez était inévitable, c'est la transition du malheur à la joie. Prions autour d'elle en silence, et quand elle reprendra ses sens que sa fille la serre dans ses bras. Pendant ce quasi-sommeil j'ai l'espoir que sa mémoire, que sa raison vont se dégager des nuages qui les enveloppent."

L'orgue se mêla alors à la prière de tous. Nous avons parlé de l'expression de l'âme que le frère Hyacinthe mettait à son jeu ; mais cette âme, mais cette expression n'avaient jamais soupiré de si suaves, de si touchants accords. Chaque note était comme une prière ; chaque note venait tomber sur le cœur de la malade, comme ces gouttes de pluie qui s'échappent des nuages, et qui raniment la fleur qu'un soleil trop ardent flétrissait.

Bientôt la pauvre aliénée, dont les mains étaient restées jointes comme celle des morts que l'on voit couchés sur leurs tombeaux, en porta une à son front... puis bientôt sur son cœur... ; on eut dit que la malade étouffait sous un poids immense... ; elle se débattait comme pour le rejeter de dessus sa poitrine haletante. Enfin, des larmes jaillirent de ses yeux et tout à coup elle se souleva un peu et étendant les bras, elle s'écria d'une voix forte :

" Où est-elle ? où est-elle, la fille que Dieu m'a rendue ?

— Dans vos bras, ma mère ! " avait répondu Marie en se jetant sur son sein, en l'étreignant de ces bras.

Oh ! alors on put voir que Marguerite venait de découvrir son cœur de mère. Dans son esprit plus de doutes, dans ces caresses plus de réserve, c'était la mère tout entière, retrouvant, embrassant son enfant.

Il ne faut point chercher à peindre le bonheur qui suivit cette guérison. Pour avoir l'assurance qu'elle étaient bien établie, M. de Montmaur et sa femme demeurèrent un mois dans le pays. La mère et la fille ne se quittaient plus ; le temps perdu pour se voir, pour s'aimer pour se le dire, pour échanger des caresses et des soins, elle voulait le rattrapper.

Six mois après cette merveilleuse cure, le prêtre médecin et l'abbé Cervon parlaient ensemble pour la Bretagne ; M. de Montmaur venait d'être curé :

" A Marguerite vous avez rendu, assuré la raison ; venez assurer le bonheur de sa fille et de mon fils Georges en bénissant leur union.

" Que l'abbé Cervon, qui nous a conduits chez vous, qui a été témoin de nos inquiétudes, de nos larmes et de nos prières, vienne être témoin de notre joie et de notre bonheur."

Peu de temps après cette lettre, l'union de Georges de Montmaur et de Marie Caradeuil, fut bénie à la chapelle de toutes joies, près de Clisson ; et moi, si j'ai si bien su tous les détails de cette histoire, c'est que j'ai été chargé par Georges de commander à Paris une superbe lampe d'argent massif, pour être envoyée à l'hospice du mont Saint-Bernard ; car Georges n'avait point oublié le vœu qu'il avait fait d'en appendre une devant la statue de la madone des Alpes.

Le vœu est aujourd'hui accompli ; et la lampe donnée par un heureux du monde, brûle à présent devant la consolatrice des affligés.

C'est en vérité une étrange chose que notre imagination, et sainte Thérèse a bien eu raison de l'appeler la folle du logis. Voyez comme elle est légère, errante et vagabonde : en passant devant les ruines de la tour de Nauffe, je viens à penser à ces fameux souterrains, où la tradition raconte que des monceaux d'or, d'immenses trésors sont amassés derrière de merveilleuses grilles de fer, trésors dont on pourrait s'emparer, si pendant la nuit de Noël on parvenait à y entrer et à en sortir pendant le peu de temps que le prêtre met à lire la généalogie de Notre-Seigneur à la messe de minuit ; et voilà tout à coup que cette rapide pensée de la nuit de Noël, comme un ange qui l'aurait pris sur ses ailes, ou comme une fée qui l'aurait touché de sa magique baguette, transporte mon esprit en Bretagne en face de la pierre tournante de Clisson... Ainsi, mes jeunes lecteurs, ce sont quelques vieux pans de murailles du château ruiné de la Reine Blanche, qui m'ont fait vous redire l'histoire vraie de la folle guérie par un curé. Je ne me repens pas de vous l'avoir racontée, car vous aurez pu y voir combien la religion est habile et ingénieuse quand il s'agit de consoler et de guérir, combien elle est sublime, quand elle va, non pour quelques jours, mais pour de longues années, s'établir dans ces déserts des Alpes, qu'Annibal, César et Napoléon n'ont fait que traverser ! Les neiges, les avalanches, les glaciers n'ont entrevu que quelques instants les enseignes guerrières ; mais la croix, ils la voient plantée parmi eux depuis neuf cents ans. La charité a été plus tenace que la gloire.

(A Continuer.)

➔ Nous prions les personnes à qui nous adressons des comptes, ce jour, de nous en faire tenir le montant sans délai. Nos Agents sont priés de prendre connaissance de notre avis inséré dans la dernière page et de satisfaire à notre juste demande.

L'ORDRE SOCIAL.

"C'est la Presse catholique qui est appelée à propager les seules doctrines religieuses et politiques qui sauveront le monde"

QUÉBEC, JEUDI, 19 DECEMBRE, 1850.

Chronique Politique Européenne,
DE LA SEMAINE TERMINÉE LE 30 NOVEMBRE.
FRANCE.—L'Assemblée Législative a repoussé

par 437 contre 194, la proposition du général de Grammont de prendre en considération la question de transférer hors Paris, le siège du gouvernement pour arracher la France au joug de Paris ou pour passer plus exactement, de la tourbe remuante qui pullule dans cette capitale. " Depuis cinquante ans, a dit M. de Grammont, sans la moindre exagération, depuis cinquante ans Paris fait des révolutions, et la province est obligée de les accepter toutes faites. Et qui élève les barricades dans la capitale? Un ramassis d'étrangers, d'habitues d'estaminets, d'avocats sans cause, de médecins sans malades, et de misérables couverts de dettes. Voilà les arbitres des destinées de la France. L'émeute est une maladie endémique à Paris comme la peste au Caire."

Le ministère a voté contre cette proposition.

Il y a eu des troubles dans quelques villes de province.

PARIS, 26 novembre.

La séance de ce jour semblait avoir des prétentions au haut comique, haut comique démocratique et social, dont tous les honneurs reviennent à MM. Benoist et Charassin, auteurs de la proposition à l'ordre du jour. Cette proposition a pour objet la réorganisation communale cantonale. Toute la question était de savoir si la prétendue organisation ne désorganiserait pas de la manière la plus radicale, tout le système administratif, en France, sans profit aucun pour les communes, mais avec un léger surcroît de dépenses, grossissant le budget déjà bien assez gros, de quelque chose comme 600 millions et plus.

M. Mortimer Ternaux a très-spirituellement disséqué le *Mouveau-Monde cantonal*, de l'invention de MM. Benoist et Charassin. L'année dernière, a-t-il dit, on a apporté à cette tribune le code financier du socialisme. M. Charassin, dans sa proposition, vous apporte le code administratif; le socialisme tient à refaire l'inventaire social: il veut savoir ce qu'il y a dans chaque commune et peut-être même dans chaque armoire. A ce mot, M. Charassin bondit sur son banc. " Si vous en doutez, reprend l'orateur, je vais vous lire l'article S..." C'était juste, c'était encore plus méchant; car de l'article S il ressort, en effet, que l'inventaire *pivotal* du système des nouveaux organisateurs s'étend à toute la population, hommes, femmes, enfants, bipèdes et quadrupèdes de toute nature, sans préjudices de leurs qualités et défauts, de ce qu'ils consomment par jour, de ce qu'ils produisent, de ce qu'ils coûtent, de ce qui entre dans chaque maison et de ce qui en sort.

Ce n'est pas tout; MM. Benoist et Charassin fondent dans chaque commune un journal dont ils établissent la dépense à 20 millions que M. Mortimer-Ternaux porte au chiffre, selon lui plus vrai, de 100 millions; plus encore des écoles économiques qui ne coûteraient que 50 millions; plus, pour les prévisions de l'harmonie sociale, deux canons par canton avec trains, équipages, poudre et salpêtre, cavaliers et chevaux, fusils, mousquets et mousquetons... C'était à n'y pas croire, et dans l'Assemblée c'était à se tenir les côtes de rire. M. Charassin et M. Benoist seuls ne riaient pas. A parler de proposition, a dit M. Ternaux en terminant cette discussion drôlatique, il n'y a d'autre réponse à faire que certains épithètes vulgarisées par M. Proudhon, à l'égard de certains hommes et de certaines opinions.

Au même instant, les échos de la salle ont répé-

té; *Blagueurs! blagueurs!*

ANGLETERRE.—Il y a eu des assemblées anti-papistes à Oxford, Liverpool, Edinburg et à Londres. A Cheltenham, un marchand ayant mis à sa fenêtre un portrait du pape, la populace s'est ameutée, et après avoir cassé les carreaux de vitres elle a pénétré dans la maison du marchand, s'est emparé du portrait et a été le brûler à la porte de l'Eglise catholique dont elle a brisé les fenêtres. Une émeute a aussi eu lieu à Birkenhead qui compte un grand nombre de catholiques dans sa population. Une douzaine d'hommes ont été blessés.

On lit dans l'*European Times* de Liverpool du 30 :

" L'agitation anti-papale se poursuit; La corporation de Londres est venu joindre sa protestation aux autres. L'Ecosse se remue aussi. Les querelles des églises privées se perdent dans le concert d'anathèmes contre le pape et sa politique. L'assemblée générale d'Ecosse tenue à Edinbourg a déclaré que le pape était l'homme du péché... En Irlande les orangistes relèvent la tête avec une nouvelle vigueur. Le *Daily News* assure que le gouverneur-général prépare un *bill* pour rendre sujet à des pénalités tout ecclésiastique catholique romain qui prendra des titres anglais; et le *Times* ajoute que l'évêque Ullathorn est le premier et sera assurément le dernier évêque de Birmingham. Dans l'état actuel de l'opinion publique le ministère peut faire passer toute mesure quelque coercitive quelle soit, contre ce que l'on appelle l'agression du Pape et du Dr. Wiseman.

M. Hume membre du parlement anglais vient de publier une lettre dans laquelle on lit ce qui suit:—" Lord John Russell et son épouse ont été de ceux qui ont suivi M. Bennett, de Pimlico, dans ses principes et ses pratiques catholiques jusque sur le bord du papisme. Il doit donc maintenant paraître très-suspect de voir aujourd'hui le noble lord être un des premiers à crier contre les traîtres (les Puy-cistes,) de l'église anglicane, après les avoir encouragés par ses exemples et ses actes et avoir été un de leurs chefs."

Voilà une attaque qui, si elle n'est pas repoussée victorieusement fera un grand dommage au ministère et entachera de ruse un acte que tout le monde regardait comme une effusion de patriotisme. M. Hume ridiculise les prétendues allarmes du clergé anglican au sujet des catholiques; il déclare que l'église d'Etat de par la loi a plus à craindre des sociétés contre l'église d'Etat, que le mouvement actuel va fortifier, que de la bulle du Pape.

ALLEMAGNE.—Les dernières nouvelles sont venues dissiper l'espoir que la paix serait maintenue dans l'Europe centrale. Nul doute qu'en cas de guerre la France et l'Angleterre n'interviennent. Le roi de Prusse paraît déterminé à guerroyer malgré les représentations de la France et de l'Angleterre, et une note très positive de la Russie qui dit qu'elle regardera comme un *casus belli* tout obstacle apporté à la marche des troupes autrichiennes. Il paraît que l'Angleterre, la France et la Russie sont décidées à mettre à effet le protocole de Londres; reste à savoir si la Prusse se soumettra à cette décision. Des nouvelles plus récentes disent que l'Angleterre désire agir avec la France, sans l'intervention de la Russie.

SYRIE.—Voici ce qu'on écrit de Beyrouth, le 4 novembre, au *Journal des Débats*:

" Depuis longues années, il était question de sou-

mettre la population syrienne au recrutement, et toujours le gouvernement turc reculait devant cette mesure ; enfin, cette année, il a pris son parti, et les opérations du tirage au sort ont commencé à Damas, au mois de septembre. Une première fois, des bandes d'hommes armés, commandés par les émirs Mohamet et Hassan, de la famille des Harfouch, vulgairement connus sous le nom d'émirs de Baalbeck, s'avancèrent à quelques heures de Damas, et furent facilement dissipées par les troupes turques. On pourrait croire les choses terminées, et le recrutement s'opérait paisiblement à Damas, quand les deux émirs reparurent aux environs de la capitale de la Syrie à la tête de 3 ou 4,000 hommes. Heureusement, un corps de l'armée régulière, composé de deux bataillons d'infanterie régulière, de deux escadrons de cavalerie, de quatre pièces de canon et de 400 irréguliers, commandé par Mustapha-Pacha, parvint à les cerner dans les défilés qui avoisinent le village de Maloulah, à six heures de Damas, et là, les rebelles, obligés de livrer bataille, furent défaites complètement. On s'empara des deux émirs, et 1,500 insurgés restèrent sur la place ; la troupe turque ne perdit qu'une trentaine d'hommes. La chose se passa le 16 octobre. Pour être fidèle narrateur des faits, on doit dire que, pendant l'action, les troupes turques furent amenées dans le village de Maloulah, habité principalement par des chrétiens, et là, malheureusement, exaspérées par la résistance, elles n'ont pas pu rester dans les limites de la discipline : quelques maisons furent pillées, des femmes enlevées de gré ou de force, un moine catholique grec fut tué d'un coup de fusil, un autre blessé au bras de deux coups de sabre ; un évêque grec schismatique reçut un coup de feu dont il est mort depuis ; enfin, les églises et les deux couvents furent saccagés de fond en en comble, sous le prétexte que des insurgés avaient cherché refuge dans ces couvents et qu'il s'y trouvait de la poudre. M. de Valbezène, notre consul à Damas, s'est empressé d'intervenir en faveur de ses coreligionnaires. Sa démarche a été couronnée d'un plein succès, ses réclamations ont été accueillies de la manière la plus satisfaisante par le séraskier de l'armée d'Arabie, qui a même promis de donner des secours aux habitants du village pillé, et a, de plus, envoyé l'ordre aux troupes de restituer tous les objets pris dans les églises et les couvents. Je reprends mon récit. Le lendemain de la bataille, les émirs prisonniers furent promenés dans Damas les fers aux pieds, en chemise, un balai sur l'épaule, et devaient subir cinq jours de suite ce supplice préliminaire, quand subitement on les fit partir pour Beyrouth, pour, de là, être expédiés sur Constantinople. Voici ce qui motivait ce brusque départ : On venait d'apprendre la révolte d'Alep ; la populace de la ville avait chassé les troupes turques, mal commandées, dit-on, et était restée en possession des quartiers chrétiens. Aussitôt instruit de ces nouvelles, qui révélaient l'existence d'un vaste complot en Syrie, le séraskier se décida à enlever ses chefs à la révolte en envoyant les deux émirs à Constantinople ; de plus, il dirigea à marches forcées des troupes sur Alep. Mais ces événements furent cachés avec le plus grand secret pendant huit jours, et l'on apprit en même temps à Damas le commencement et la fin des troubles d'Alep. La connexion des mouvements de Damas et d'Alep est évidente ; ils éclatent en un jour de distance, et, de plus, les révoltés d'Alep ne capitulent que lorsqu'ils sont instruits de la défaite des

insurgés à Maloulah. La position était donc des plus graves pour l'autorité turque, qui, avec peu de forces, aurait pu se trouver avoir à combattre des révoltés dans des centres de population considérables ; et l'énergie et le secret déployés par le séraskier de l'armée d'Arabie sont dignes des plus grands éloges.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

ANGLETERRE.

L'appel de S. Em. le cardinal Wiseman a produit un effet des plus inattendus. Tous les grands journaux de Londres d'hier matin l'ont reproduit *in extenso*, afin de satisfaire la curiosité de leurs lecteurs. Cette immense publicité, qui a fait connaître dans quelques heures, ce document d'une extrême à l'autre de l'Angleterre, n'a pas empêché l'éditeur de la brochure d'en vendre vingt mille exemplaires dans les dix-huit heures qui ont suivi la mise en vente. Depuis quelques jours, toutes les librairies catholiques de Londres sont assiégées par les protestants qui viennent acheter des livres papistes, afin de s'initier aux mystères inouis et révoltants reprochés au catholicisme romain.

On observe que le ton des journaux les plus fanatiques singulièrement baissé ; ils discutent avec embarras quand ils ne répondent pas aux arguments de Son Eminence par des banalités.

Sait-on comment l'église établie et les puritains d'Exeter-Hall ont répondu au Cardinal ? par une nouvelle mascarade ! Le Pape et l'Archevêque de Westminster ont de nouveaux été promenés dans les rues de Londres et brûlés ensuite sur la place de Smithfield, où étaient dressés jadis les bûchers sur lesquels on faisait griller les catholiques. Le *Times* ne mentionne pas le fait. Est-ce qu'il serait honteux de cette glorieuse manifestation, en tout semblable à celles qu'il encourageait si fortement il y a quinze jours ? Le *Times* garde aussi le silence sur un nouveau discours du célèbre docteur Cumming contre un serment que cet illuminé prétend avoir été prêté entre les mains du Pape par le cardinal Wiseman. Faut-il conclure de cette réserve que ce discours n'a pas eu plus de succès que le bûcher de Smithfield ? Quoiqu'il en soit, nous sommes heureux de constater les premiers effets produits par l'Appel adressé au bon sens de l'Angleterre par S. E. le Cardinal-Archevêque de Westminster. — *Univers*.

MANIFESTE DU CARDINAL WISEMAN.

L'installation du cardinal Wiseman aura lieu dans une dizaine de jours, en petit comité et portes closes, dit une feuille anglaise. En attendant, Son Eminence vient de publier la brochure dont nous avons déjà parlé. Le jour de la mise en vente, la boutique de l'éditeur a été littéralement assiégée par des acheteurs. Voici les principaux passages du manifeste de Mgr Wiseman :—

« Depuis 1623, les catholiques ont été gouvernés en Angleterre par des vicaires apostoliques, c'est-à-dire par des évêques portant des titres étrangers, nommés par le Pape et exerçant une juridiction en qualité de ses vicaires ou délégués : en 1688 leur nombre a été accru de 1 à 4 ; en 1840, de 4 à 8. Les catholiques romains exprimaient le vœu de l'établissement d'une hiérarchie ecclésiastique.

« Les développements pris par l'Église catholique

depuis l'acte de l'émancipation nécessitent une nouvelle constitution de la hiérarchie catholique en Angleterre. Ce n'était pas une pensée d'agression qui dictait l'expression de ce vœu, c'étaient les besoins de l'Eglise. L'évêque de Londres et lord John Russell, dans sa lettre à l'évêque de Durham, prétendent que les catholiques étaient contents de leur position. Loin de là : les catholiques étaient traités sans merci par tous les écrivains anglicans, comme des schismatiques en révolte contre les évêques d'Angleterre.

« Le Saint-Siège écouta des plaintes fondées, ces plaintes furent soumises à la sainte congrégation de la propagande. Enfin, la hiérarchie fut concédée. Les menées des catholiques à Rome étaient si peu secrètes et si peu cachées que, dès 1848, le signataire du premier manifeste recevait des lettres à l'adresse du très-révérénd Wiseman, archevêque de Westminster.

« Il n'y avait donc en tout ceci ni surprise ni agression, mais la nécessité franchement articulée d'une hiérarchie ouvertement demandée. Le blâme, s'il y en a un, doit retomber sur le cardinal Wiseman et non sur le Pape, le meilleur et le plus calomnié des hommes. Le Pape n'a fait que souscrire au vœu exprimé par les catholiques d'Angleterre.

« L'agitation produite par la mesure pontificale a été une véritable furie, sérieuse et grotesque. Elle a suivi divers degrés, depuis le procureur-général jusqu'à Guy Fawkes, depuis le préamunire jusqu'à des scènes burlesques, et, enfin, elle est devenue un mouvement pleinement clérical et paroissial, l'Eglise anglaise voulant voir une puissance rivaliser dans la hiérarchie catholique. Les catholiques avaient espéré l'impartialité de la part du chef du gouvernement de la reine (lord John Russell). Sa lettre au contraire a surpris à la fois d'Angleterre et l'Europe. Le haut chancelier de l'Angleterre, qui eût dû se retrancher dans un strict esprit d'équité, nous a condamnés étant assis aux tables d'un banquet de Mansion House ; mais qu'il sache bien que nul n'a le droit de poser le pied sur la tête d'un sujet anglais, homme libre comme lui, et qui a droit de la part du pays et de la loi à la même protection que lui.

« Dans ces circonstances, il ne reste aux catholiques d'Angleterre qu'un dernier recours : c'est d'en appeler aux sens mâles et au cœur honnête d'un brave peuple et à l'instinct généreux de l'Anglais. J'en appelle à ce tribunal au front ouvert, au cœur chaud, et je demande pour moi et mes frères catholiques, loyauté et impartialité. Je soutiens, 1° que les catholiques, ont le droit d'être gouvernés par des évêques ; 2° qu'aucune loi n'a dit qu'il seraient toujours gouvernés par des vicaires apostoliques, et qu'ils sont libres d'avoir une hiérarchie locale ; 3° que ces titres d'archevêques et d'évêques ne sont pas illégaux tant qu'ils ne sont pas les titres dont se pare la hiérarchie anglicane ; 4° que toutes ces conditions ayant été exactement observées dans la récente érection de la hiérarchie catholique, celle-ci est parfaitement légale et inattaquable en droit.

Le docteur Wiseman cite ensuite une lettre en date de Vienne, du 3 novembre 1850, adressée à lord John Russell, dans laquelle il soutient que la mesure papale récemment promulguée, a été communiquée il y a trois ans, à lord Minto, par le Pape, dans une audience donnée à Sa Seigneurie par Sa Sainteté :

« Quant à moi, continue le docteur, je ne suis investie que d'une dignité purement ecclésiastique ;

je n'ai aucune délégation séculière ni temporelle. Mon devoir sera ce qu'il a toujours été, c'est-à-dire promouvoir la moralité des masses de nos pauvres, et entretenir des sentiments de bon vouloir et de communion amicale entre les catholiques et de leurs concitoyens.

« Il est évident qu'après ces déclarations de ma part, je ne devais pas m'attendre à la sortie du noble lord (John Russell) et l'on n'a dû voir dans mes expressions ni insolence ni perfidie.

« Quant au choix du titre de Westminster, il n'a rien que de naturel. Il convenait, la hiérarchie catholique étant rétablie en Angleterre, que le métropolitain eût son siège dans la capitale ; le titre de Finsbury ou d'Islington eût été ridicule. Westminster s'est offert naturellement. C'est une ville qui n'est pas occupée par un siège anglican. Je n'ai pas eu part au choix qui a été fait de ce titre, dont cependant je reconnais la haute convenance. Et qu'y a-t-il là d'illégal ?

« Pendant des siècles, il y a eu dans l'ordre des Bénédictins un abbé de Westminster, dont personne n'a jamais contesté le titre. Comme lui, je visiterai la vieille abbaye et dirai ma prière près de la chaise du bon saint Edouard, méditant sur les anciens temps, mais le doyen et le chapitre n'ont rien à redouter de moi. Toutes les fois que j'irai, je paierai mon droit d'entrée comme tout autre sujet anglais. L'unique partie de Westminster que je convoite est celle dans laquelle se presse une nombreuse population catholique décimée par la misère et la maladie. J'irai pour consoler, convertir et sauver, et si j'ai le bonheur d'y faire quelque bien, on ne trouvera pas, sans doute, mauvais que la mesure du Saint-Père y ait introduit la charité chrétienne.

« Que l'on veuille bien considérer dans ces dernières controverses de quel côté a été la modération, la retenue, la réserve. Nous n'avons pas, dans une ardente polémique, fait appel à l'ignorance de la multitude ; nous avons pris soin de ne jamais nous écarter des convenances dans une discussion où il s'agissait de la vérité et de la foi. De la part des ministres anglicans, au contraire, toutes les passions anti-chrétiennes ont été mises en jeu, et si le sang de personnes sanctifiées par leur consécration avait coulé, comme celui de généraux autrichiens maltraités par le peuple, à qui eût été la faute ? Est-ce là de la noblesse, de la tolérance, de la religion en un mot ?

« Grâces vous soient rendues, brave peuple anglais qui ne vous êtes pas laissé égarer au point de renverser vos concitoyens inoffensifs au cri de : Pas de papisme ! vous qu'excitaient des hommes qui devraient vous prêcher la douceur et la tolérance ! Merci à vous, bons catholiques, qui avez supporté avec patience et longanimité les outrages faits à vos pasteurs et à vos chefs ! Puisse Dieu ne pas rendre aux autres le mal qu'ils nous auraient fait.

« Dieu merci ! le temps de l'épreuve est passé, et bientôt aura lieu la réaction de la générosité.

« Les mérites respectifs des deux Eglises seront jugés par les actes et non par des considérations mondaines ; et la vérité pour laquelle nous combattons triomphera. »

On dit que la sagesse consiste à se connaître ; oui, mais le bonheur consiste peut-être à s'ignorer.

MENSONGE.

Le journal l'*Avenir*, est de l'aveu de tout le monde le réceptacle de toutes les calomnies, de tous les mensonges. Ce journal qui a trainé dans la boue toutes les autorités spirituelles et temporelles vient de répandre son venin sur un citoyen respectable, feu M. Marquis, représentant du comté de Kamouraska, et cela sans vergogne ni pudeur. Non content d'injurier les vivants, les mauvais petits sujets qui rédigent l'*avenir* s'attaquent aux morts, sans doute pour donner à leurs concitoyens la preuve de ce qu'ils appellent leur conscience, leur indépendance ! Ces jeunes gens qui, à tout propos, embouchent la trompette pour vanter leur libéralité, leur courage, qui sans cesse accusent les autres de lâcheté, ont par leur lâche attaque contre un mort donné la mesure de leur éducation et des sentiments honteux qui font battre leur cœurs.

Mais ce n'était pas assez d'injurier un citoyen sur lequel la tombe est à peine refermée, il fallait ca'ominer les vivants, injurier en masse le district de Québec.

Mais citons plutôt, les paroles de l'*Avenir* :—

“ De quel calibre intellectuel et politique sera le successeur de M. Canac ? voilà ce que nous ignorons, mais toutefois nous ne cérons pas la pensée que nous ne comptons guère sur la masse du district de Québec ; et la raison en est tangible.—Le ministère et le séminaire de Québec, sustentent de concert dans ce district trois gazettes—organes en français, outre une anglaise, tandis qu'il ne s'y publie pas un seul journal consciencieux.

“ Façonné depuis longues années à se laisser guider innocemment par les souples rpsodistes du trône et de l'autel, “ notre bon peuple,” dans cette partie du pays, se figure que l'alpha et l'oméga de ses droits et devoirs politiques se résume dans la pieuse maxime de l'obéissance passive au bon plaisir des “ autorités constituées !”

Comme ils sont naïfs et trois fois naïfs ces pauvres enfants de l'*Avenir* ! Ils se plaignent de quoi ? de ce que dans le district de Québec il ne se publie pas un seul journal consciencieux. Donc il faut conclure de cet aveu que l'*Avenir* compte bien peu d'abonnés dans notre district puisqu'e la masse de ce district se laisse guider innocemment (hêtement) par les souples rpsodistes du trône et de l'autel. Mais Messieurs de l'*Avenir*, permettez nous de vous dire que vous, qui voulez trancher de l'aigle, vous vous montrez passablement oisons dans votre attaque contre le district de Québec, et que ce compliment à l'adresse de ses habitants ne servira guère à étendre la circulation de votre journal consciencieux. La conscience des *Avenirs-riens* ! Allons donc ! autant parler à nos lecteurs de celle de Cartouche de Mandrin.

Le ministère, disent nos consciencieux rédacteurs de l'*Avenir*, le ministère et le séminaire sustentent de concert dans ce district trois gazettes organes. En vérité notre journal qui se traîne misérablement et cahin caha, serait dans un état plus florissant s'il avait pour sustenteurs les grosses bourses du ministère et du séminaire. Comme nous ne recevons directement ou indirectement aucune allocation ou autre somme quelconque de qui que ce soit, sauf et excepté pour abonnements bien mal payés, et que l'*Ordre Social* est un des trois journaux français publiés à Québec, nous dirons sans façon à des drôles impudents de l'espèce des *Avenirs-riens*, qu'ils en ont

menti, et que nous les défions de prouver que nous soyions à la solde de l'administration ou du séminaire. Nous demandons pardon à nos lecteurs de les avoir entretenus des dégoûtantes diatribes de l'*Avenir*. Nous avons d'abord pensé qu'il valait mieux répondre à de semblables attaques par le silence et le mépris ; mais avec des adversaires consciencieux de la trempe des gamins de l'*Avenir*, nous avons cru réflexion faite, qu'il convenait de leur donner le démenti.

Le Concert de Monsieur et Madame Dessane.

Nous avons assisté à ce Concert qui a eu lieu hier au soir. De longtemps nous n'avons vu une salle aussi pleine que celle de l'hôtel St. George dans laquelle il y avait littéralement foule. Nous regrettons que l'espace et le temps ne nous permette que de dire quelques mots au sujet de ce concert dont voici le programme :—

PREMIERE PARTIE.

- 1.—Overture du Roi d'Yvetot, par la Bande musicale du 79^e Régiment, A. Adam.
- 2.—Andante final de Lucie de Lam-moore, exécuté sur le Piano par M. Dessane, S. Thalberg.
- 3.—Grand air de Robert le Diable, “ Va ! va ! dit-elle,” chanté par Mme. Dessane, Meyerbeer.
- 4.—Rondo Papageno, exécuté sur le violon par M. Pfeiffer, Ernst.
- 5.—Grande ouverture du jeune Henri sur le Piano, par MM. Dessane et Pfeiffer, Mehul.
- 6.—Souvenir de l'Opera de Guido et Ginevra, exécuté sur le Violoncelle par M. Dessane, Lec.
- 7.—Aria Spermestra, par la Bande Musicale du 79^e Régiment, Mercadante.

SECONDE PARTIE.

- 1.—Pot-Pourri, “ Martha,” par la Bande du 79^e Régiment, Feotow.
- 2.—Polka, “ la Québécoise,” dédiée par l'auteur aux Dames de Québec, exécutée sur le piano, A. Dessane.
- 3.—Souvenirs du Pays, improvisé sur l'Harmonium, d'après un air national que l'auditoire nommera. A. Dessane.
- 4.—Dis-moi qu'ils ont menti ! Romance chantée par Mme. Dessane, Massini.
- 5.—Quatuor, exécuté par MM. Pfeiffer, Schwenke.
- 6.—Grand Solo—sur l'Opéra de Guillaume Tell,—exécuté sur le Violoncelle par M. Dessane, Geo. Hainl.
- 7.—Blonde et Joliette, chansonnette, chantée par Mme. Dessane, Monpou.
- 8.—Dans un Bal, Romance, chantée par Mme Dessane, A. Adam.
- 9.—Galop,—The Sleigh,—par la bande militaire, Rühner.

L'excellente bande du 79^e Régiment sous la direction de son habile maitre M. Fromm, a dignement soutenu sa haute réputation dans tous les morceaux qu'elle a exécutés.

M. Dessane sur le piano et le violoncelle a exécuté d'une manière aussi parfaite que brillante des pièces tirées d'Opéras célèbres.

Les jeunes messieurs Pfeiffer ne doivent pas être passés sous silence. L'aîné de ces jeunes gens déjà d'une grande force sur le piano et le violon, promet de devenir un artiste distingué.

Mais parlons maintenant de Madame Dessane, la reine du Concert. Cette dame dont la voix se distingue par la douceur et la pureté du timbre, chante avec une grâce, un goût, un sentiment exquis qui décèlent une organisation artistique et une connaissance profonde de la vocalisation. Chacun des morceaux chantés par Madame Dessane a été suivi de tonnerres d'applaudissements.

Somme toute, ce Concert nous a paru rencontrer l'approbation de tout le monde. Pour notre part, nous espérons avoir encore cet hiver le plaisir d'entendre les concertants d'hier au soir.

Il est entendu ordinairement que l'on va au Concert pour y écouter; néanmoins quelques personnes préfèrent faire usage de leur langue que de leurs oreilles. A cela il n'y a rien à dire; car comme dit un vieil adage, chacun son goût; mais au moins faut-il quand on est pris de la rage de parler, même à un concert, jouer de la langue de manière à ne pas incommoder les autres et à attirer sur soi les regards d'une partie des spectateurs indignés. Une semblable conduite est très répréhensible chez tous, et inqualifiable chez des jeunes filles. Elle indique une mauvaise éducation et une ignorance complète des convenances et du savoir-vivre.

CHEMIN DE FER D'OGDENSBURG.—Ce qui suit a été couché sur le livre de la Bourse de Montréal.

“ Des avis récents d'Ogdensburg disent qu'il y a 100,000 barils de farine au dépôt du chemin de fer, attendant que les chars puissent les transporter à l'Est. Les expéditions pendant la semaine dernière se sont montées en moyenne à 15,000 barils par jour. On dit qu'il y a une quantité considérable de farine détenue à Rouse's-Point, et l'on craint qu'elle ne puisse pas être expédiée cet automne.”

SOCIÉTÉ DE BATISSE DU PEUPLE.—La troisième vente annuelle de cette société a eu lieu lundi dernier, et 9 actions de £50 chacune ont été vendues à une prime moyenne de £28.

M. ALEXANDRE VATTÉMARE, après un séjour de quatre années aux Etats-Unis, s'est embarqué, le 5 décembre, à New-York pour le Havre, sur le vapeur américain *Franklin*.

RÉCIPROCITÉ.—M. Harris, de l'Illinois, a introduit un bill de réciprocité commerciale avec le Canada. Le bill a été renvoyé au comité général.

ANTIQUITÉS CANADIENNES.—En déblayant les fondations de l'ancien Palais épiscopal de cette ville, pour poser sur leur emplacement celles de la nouvelle aile du Palais législatif, on a trouvé quelques ossements humains dont l'origine est encore inconnue, et une tombe soigneusement faite en maçonnerie, placée en dehors de l'enceinte et accolée au mur de fondation. On a aussi trouvé sous la pierre angulaire une plaque avec l'inscription suivante :

ANNO DOMINI MDCXCIV, INNOCENTII PAPÆ XII ANNO III, LUDOVICI XIII Francorum Regis LI, primum Palatii sui Episcopalis lapidem posuit JOANNES à Cruce de St. Vallier Ecclesiæ Quebecensis Episcopus, Deiparæ et Divo Ludovico eiusdem Ecclesiæ patronis, auspiciibus.

(Traduction.)

L'année du Seigneur 1694, la 3^e du Pontificat d'INNOCENT XII, la 5^{te} du règne de LOUIS XIV, Roi des Français, JEAN de La Croix de Saint-Vallier, Evêque de l'Eglise de Québec, a posé cette première pierre de son Palais épiscopal, sous les auspices de la Mère de Dieu et de St. Louis, patrons de cette Eglise. (Canadien.)

CHEMIN DE FER DE QUÉBEC A RICHMOND.—A la dernière séance du conseil de ville, il a été donné lecture de deux lettres de M. Mackie, secrétaire de la compagnie du chemin de fer, acceptant la proposition de la corporation municipale de faire explorer les routes à frais communs, et offrant de s'en tenir au choix que la corporation ferait d'un ingénieur pour cette exploration. Il a été aussi donné lecture d'une lettre de M. J.-P. Cunningham, ingénieur civil et géologue, offrant d'explorer les deux routes pour la somme de £1000. Ces lettres ont été renvoyées au comité des finances.

Dans une réunion des directeurs qui s'est tenue hier, l'honorable R. E. Caron a été élu président de la compagnie du chemin de fer, au lieu et place de M. Patterson qui a donné sa démission. (Id.)

Propriété de l'essence de térébenthine.—Le verre, qui est d'une si grande difficulté de couper sans diamant, se laisse attaquer avec la plus grande facilité avec une paire de ciseaux, si l'on a, au préalable, frotté avec de l'essence de térébenthine le morceau de verre qu'on veut façonner. Ce moyen tout simple ne laissera pas que d'être utile dans beaucoup d'occasions, surtout entre les mains des personnes qui habitent la campagne, qui pourront utiliser les débris de carreaux de vitres, etc.

Restes précieux.—On écrit de Madrid, le 13 novembre: “ On a appris avec étonnement par un article du journal *la Nacion*, que le tombeau du Cid, dont on ignorait l'existence, vient d'être retrouvé à Burgos, dans une espèce d'antichambre de la municipalité (ayuntamiento). Les restes de don Rodrigue Campeador et de Chimène son épouse, immortalisés par d'anciennes légendes et par les vers de Guillen de Castro et de Corneille, sont déposés dans un vieux bahut. On a placé sur ce coffre, comme un objet de rebut, le fauteuil sur lequel les anciens comtes de Castile, Diego Pannelo, Nuno, Rassura et Lain Calvo rendaient la justice.”

FUSIL EXTRAORDINAIRE.—Deux industriels viennent de prendre un brevet pour un fusil avec lequel on peut tirer 70 coups sans perdre son temps à amorcer. Le mécanisme étant tout à fait indépendant de la batterie, peut s'appliquer à toute espèce de fusil; il consiste simplement en une rainure qui reçoit 70 capsules, lesquelles viennent se placer une à une sur la cheminée chaque fois qu'après avoir bourré on retire la bague du canon.

(Morn, Adv.)

MANUSCRIT PRÉCIEUX.—On vient de retrouver à la bibliothèque Sainte-Geneviève, en préparant le déménagement des livres de cette bibliothè-

que, un manuscrit très-curieux du père Faure, qui fut en 1626 le réformateur de l'ordre des génovésains. Ce manuscrit est d'autant plus précieux qu'il renferme la copie littérale d'une charte de Clovis, dont l'original est entièrement perdu aujourd'hui.

La dette consolidée des divers Etats européens s'élève à la somme énorme de 40 milliards 560, 599, 949 fr., répartie comme suit :

Grande-Bretagne (en 1849),	fr. 19,737,578,544
France (1849),	6,235,980,120
Pays-Bas (1848),	2,620,421,813
Autriche (1848),	3,213,100,000
Prusse (1849),	627,550,000
Russie (1849),	1,335,950,000
Belgique (1848),	606,969,572
Sardaigne (1849),	380,000,000
Espagne (1844),	4,496,800,000
Portugal (1845),	458,250,000
Etats germaniques (hormis l'Autriche et la Prusse).	\$48,000,000

Total...fr. 40,560,599,949

Les intérêts de cette dette s'élèvent à près de 2 milliards annuellement. C'est le produit de 4 millions d'hommes gagnant chacun 500 fr. par an.—(Le franc vaut un chelin, monnaie du Canada.)

Avis a nos Abonnés.

Nous invitons pour la **DERNIERE FOIS** nos abonnés retardataires de la ville et des campagnes à payer sans délai, le premier semestre expiré en septembre dernier. MM. les Agents sont priés de vouloir presser le remboursement des sommes dues pour le dernier semestre et nous les faire parvenir au plutôt, et de nous envoyer les noms des abonnés qui n'auront pas payé, afin que nous prenions les mesures nécessaires pour faire payer tous ceux qui doivent à notre journal.

PRIX RÉDUIT.

Le Calendrier

ECCLESIASTIQUE ET HISTORIQUE DE QUEBEC,

POUR L'ANNÉE 1851,

Est maintenant en vente au bureau de l'Ordre Social, No. 5, Rue des Jardins, vis-à-vis les Halles du marché de la Haute-Ville. Prix à la Grosse, (12 douzaines,) 20s; à la douzaine, 2s; par copie 6 sous.

On peut se le procurer également en gros et en détail chez MM. J. O. Crémazie, Haute-Ville, M. Carrier, Basse-Ville, et M. A. Pelletier, Palais.

Aux Trois-Rivières, chez M. A. Larue, marchand. Québec, 7 novembre, 1850.

CONDITIONS.

L'ORDRE SOCIAL

se publie une fois chaque semaine, le JEUDI, en 16 pages grand in-Octavo, double colonne, donnant la matière de plus de 25 volumes ordinaires, pour le minime abonnement de DIX CHELINS par année pour les abonnés de la Cité de Québec, et de SEPT CHELINS et DEMI pour les abonnés éloignés, sans qu'en payant en sus de leur abonnement les

fraide poste, ils aient le journal au même prix que les citoyens de Québec. On ne reçoit pas d'abonnement pour moins d'une année, payable par semestre, et d'avance. Pour faciliter la classe ouvrière de cette ville, nous recevrons le prix des abonnements par 3 mois.

Ceux qui veulent discontinuer sont obligés d'en donner avis un mois avant la fin de l'année, et de payer ce qu'ils doivent.

Toutes les lettres, correspondances, etc., doivent être adressées, (francs de port,) au Bureau du Journal, No. 5, Rue des Jardins, Québec.

Les Messieurs suivants, nommés agent de notre Journal, sont autorisés à recevoir les argents, et à en donner quittance.

Paroisses d'en Haut.

Montréal,	—	—	—	MM. J. B. Rolland, Libraire.
Trois-Rivières,	—	—	—	A. Larue, écr., March.
Répentigny,	—	—	—	A. Dallaire, Inst.
Sterbrooke,	—	—	—	D. V. St.-Cyr, Et. D.
Stanstead,	—	—	—	M. l'abbé Champoux.
Lotbinière,	—	—	—	J. Filteau, écr., N. P.
Nicolet,	—	—	—	Isidore Barthe.
St. Eustache,	—	—	—	Casimir Hamelin.
St. Anne de la Pêrade,	—	—	—	Dumase Robin.
Berthier, (en haut)	—	—	—	Jos. Elz. Douville.
St. Pie,	—	—	—	J. F. Coutu, écr., N. P.
Yamachiche,	—	—	—	J. C. Bachand.
Rivière du Loup, (en haut)	—	—	—	J. C. Dumoulin, écr.
St. Grégoire,	—	—	—	J. L. Pichette, Inst.
St. Augustin, (district de Mont.)	—	—	—	G. Bourgeois, écr. M. D.
St. Prosper,	—	—	—	Dr. Mignault, écr.
Rivière David,	—	—	—	Ol. Trudel.
Deschambault,	—	—	—	J. B. Comeau, écr.
Cap-Santé,	—	—	—	Isidore Belleau, Inst.
Pointe aux Trembles,	—	—	—	Elie Rinfret.
St. Foy,	—	—	—	F. X. Larue.
Portneuf,	—	—	—	B. Marquette, Inst.
St. Geneviève de Batiscan,	—	—	—	J. B. Lionnas, Inst.
St. Stanislas,	—	—	—	Dolphice Trudel.
St. Claire,	—	—	—	H. A. Trépanier, Inst.
St. Croix,	—	—	—	Alexis Beaulieu, march.
St. Guillaume d'Upton,	—	—	—	M. Couture, écr. N. P.
				M. l'abbé Desilets.

Paroisses d'en Bas.

Pointe Lévy,	—	—	—	A. Paquet, Inst.
Beaumont,	—	—	—	Chs. Letellier, Inst.
St. Michel,	—	—	—	B. Pouliot, écr. N. P.
St. Thomas,	—	—	—	J. D. Lépine, écr. N. P.
St. Charles, (Rivière Boyer,)	—	—	—	Ls. Labrecque, écr. M. D.
St. Gervais,	—	—	—	H. Tanguay, March.
St. Pierre, (Rivière du Sud)	—	—	—	Philippe Verrault,
St. François, ditto,	—	—	—	Philippe Beaulieu,
St. Marie (Beauce),	—	—	—	Frs. Dussault, écr. M. D.
Islet,	—	—	—	L. Ballentyne, écr. Arp.
St. Anne la Pocatière,	—	—	—	Ls. Moreau, écr. N. P.
St. Roch des Aulneta,	—	—	—	Ls. Tremblay, écr. M. D.
St. Jean Port-Joly,	—	—	—	L. Z. Duval, écr. N. P.
Kamouraska,	—	—	—	T. A. Michaud, écr.
St. Paschal,	—	—	—	H. M. Déchesne, M. D.
Rivière du Loup,	—	—	—	J. B. Pouliot, écr.
Isle-Verte,	—	—	—	H. Roy, écr.
St. Simon,	—	—	—	Chs. Frs. Caron.
St. Denis,	—	—	—	F. Jorre, écr.
Trois-Pistoles,	—	—	—	P. Fournier, écr.
Rivière-Ouelle,	—	—	—	Thos. Bégin, Inst.
Rimouski,	—	—	—	L. F. Garon, écr.
Cacouna,	—	—	—	J. Beaulieu, écr.
Malbaie,	—	—	—	Vv. Tremblay, Inst.
Bagotville, (Saguenay,)	—	—	—	Ls. Z. Rousseau, N. P.
Chycoutimi,	—	—	—	T. C. Casault, écr. grf.
Madawaska,	—	—	—	M. l'abbé Langevin.
Beauport,	—	—	—	M. l'abbé Bernard.
Chateau-Richer,	—	—	—	L. C. La François, écr.
Percé,	—	—	—	M. l'abbé Gingras.
St. Jean, Isle-d'Orléans,	—	—	—	M. Frs. Ferland.

Nous acceptons avec reconnaissance, les services d'un AGENT, pour chaque localité, où il n'y en a pas. Le journal est donné gratis aux AGENTS, qui s'intéressent à propager notre feuille

IMPRIMÉ et PUBLIÉ pour les PROPRIÉTAIRES, par Stanislas Drapeau, 5, Rue des Jardins.